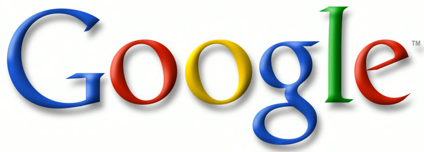





TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA



Bought from Aspin

Voltaire

Bengesco 136 "Première
édition authentique"

C.e orig.le authentique
de 1743

Première édition
Donnant le texte authentique
de Mahomet



J. F. D. B. inv. P. Tanjé sculp.

MAHOMET LE PROPHETE TRAGEDIE.

LE FANATISME, OU MAHOMET LE PROPHETE,

TRAGÉDIE.

PAR

Mr. DE VOLTAIRE.



A AMSTERDAM,
Chez ETIENNE LEDET & Compagnie,
M. DCC. XLIII.


TAYLOR INSTIT
UNIVERSITY
3 0 MAR 1976



AVIS DE L'EDITEUR.

J'ai cru rendre ſervice aux Amateurs des Belles-Lettres de publier une Tragédie du *Fanatiſme*, ſi défigurée en *France* par deux Editions ſubreptices. Je ſçai très-certainement qu'elle fut compoſée par l'Auteur en 1736. ; & que dès-lors il en envoya une Copie au Prince Royal, depuis Roi de *Pruſſe*, qui cultivoit les Lettres avec des ſuccès ſurprenans, & qui en fait encore ſon délaſſement principal.

J'étois à *Lille* en 1741. quand Mon-

 ſieur

sieur de Voltaire y vint passer quelques jours ; il y avoit la meilleure troupe d'Acteurs qui ait jamais été en Province. Elle représenta cet Ouvrage d'une manière qui satisfit beaucoup une très-nombreuse assemblée ; le Gouverneur de la Province & l'Intendant y assistérent plusieurs fois. On trouva que cette Pièce étoit d'un goût si nouveau, & ce sujet si délicat parut traité avec tant de sagesse, que plusieurs Prélats voulurent en voir une représentation par les mêmes Acteurs dans une Maison particulière. Ils en jugérent comme le Public.

L'Auteur fut encore assez heureux pour faire parvenir son Manuscrit entre les mains d'un des premiers Hommes de l'*Europe* & de l'*Eglise*, qui soutient le poids des Affaires avec fermeté, & qui juge des Ouvrages d'esprit avec un goût très-sûr dans un âge

où

où les hommes parviennent rarement, & où l'on conserve encore plus rarement son esprit & sa délicatesse. Il dit que la Pièce étoit écrite avec toute la circonspection convenable, & qu'on ne pouvoit éviter plus sagement les écueils du Sujet; mais que pour ce qui regardoit la poësie, il y avoit encore des choses à corriger. Je sçais en effet que l'Auteur les a retouchées avec beaucoup de soin. Ce fut aussi le sentiment d'un Homme qui tient le même rang, & qui n'a pas moins de lumières.

Enfin, l'Ouvrage approuvé d'ailleurs selon toutes les formes ordinaires, fut représenté à *Paris* le 9 d'Août 1742. Il y avoit une Loge entière remplie des premiers Magistrats de cette Ville; des Ministres même y furent présens. Ils pensèrent tous comme les hommes éclairés que j'ai déja cités.

 Il

Il ſe trouva à cette première repréſentation quelques perſonnes qui ne furent pas de ce ſentiment unanime. Soit que, dans la rapidité de la repréſentation, ils n'euſſent pas ſuivi aſſez le fil de l'Ouvrage, ſoit qu'ils fuſſent peu accoutumés au Théâtre, ils furent bleſſés que *Mahomet* ordonnât un meurtre, & ſe ſervît de ſa religion pour encourager à l'aſſaſſinat un jeune homme qu'il fait l'inſtrument de ſon crime. Ces perſonnes, frappées de cette atrocité, ne firent pas aſſez réfléxion qu'elle eſt donnée dans la Pièce comme le plus horrible de tous les crimes, & que même il eſt moralement impoſſible qu'elle puiſſe être donnée autrement. En un mot, ils ne virent qu'un côté; ce qui eſt la manière la plus ordinaire de ſe tromper. Ils avoient raiſon aſſûrément d'être ſcandaliſés en ne conſidérant que ce côté

qui

qui les révoltoit. Un peu plus d'attention les auroit aiſément ramenés. Mais, dans la première chaleur de leur zèle, ils dirent que la Pièce étoit un Ouvrage très-dangereux, fait pour *former des Ravaillacs & des Jacques Cléments.*

On eſt bien ſurpris d'un tel jugement, & ces Meſſieurs l'ont desavoué ſans doute. Ce ſeroit dire qu'*Hermione* enſeigne à aſſaſſiner un Roi, qu'*Electre* apprend à tuer ſa mere, que *Cléopatre* & *Médée* montrent à tuer leurs enfans; ce ſeroit dire qu'*Harpagon* forme des avares, le *Joueur* des joueurs, *Tartufe* des hypocrites. L'injuſtice même contre *Mahomet* ſeroit bien plus grande que contre toutes ces Pièces; car le crime du faux Prophête y eſt mis dans un jour beaucoup plus odieux que ne l'eſt aucun des Vices & des Déréglemens que

toutes ces Pièces représentent. C'est précisément contre les *Ravaillacs* & les *Jacques Cléments* que la Pièce est composée; ce qui a fait dire à un homme de beaucoup d'esprit, que si *Mahomet* avoit été écrit du tems de *Henri III.* & de *Henri IV.*, cet Ouvrage leur auroit sauvé la vie. Est-il possible qu'on ait pu faire un tel reproche à l'Auteur de la HENRIADE? Lui qui a élevé sa voix si souvent dans ce Poëme & ailleurs, je ne dis pas seulement contre de tels attentats; mais contre toutes les maximes qui peuvent y conduire.

J'avoue que plus j'ai lu les Ouvrages de cet Ecrivain, plus je les ai trouvés caractérisés par l'amour du bien public; il inspire par-tout l'horreur contre les emportemens de la Rebellion, de la Persécution & du Fanatisme. Y a-t-il un bon Citoyen qui n'adopte

dopte toutes les maximes de la *Henriade*? Ce Poëme ne fait-il pas aimer la véritable vertu?

Mahomet me paroît écrit entièrement dans le même esprit; & je suis persuadé que ses plus grands ennemis en conviendront.

Il vit bien-tôt qu'il se formoit contre lui une Cabale dangereuse; les plus ardens avoient parlé à des Hommes en place, qui ne pouvant voir la représentation de la Pièce devoient les en croire. L'illustre *Molière*, la gloire de la *France*, s'étoit trouvé autrefois à peu près dans le même cas, lorsqu'on joua le *Tartufe*; il eut recours directement à LOUïS *le Grand*, dont il étoit connu & aimé. L'autorité de ce Monarque dissipa bien-tôt les interprétations sinistres qu'on donnoit au *Tartufe*. Mais les tems sont différens; la protection qu'on accor-

de à des Arts tout nouveaux, ne peut pas être toujours la même, après que ces Arts ont été long-tems cultivés: D'ailleurs, tel Artiſte n'eſt pas à portée d'obtenir ce qu'un autre a eu aiſément. Il eut fallu des mouvemens, des diſcuſſions, un nouvel examen; l'Auteur jugea plus à propos de retirer ſa Pièce lui-même, après la troiſième repréſentation, attendant que le tems adoucît quelques Eſprits prévenus; ce qui ne peut manquer d'arriver dans une Nation auſſi ſpirituelle & auſſi éclairée que la *Françaiſe.* On mit dans les Nouvelles publiques que la *Tragédie de Mahomet* avoit été défendue par le Gouvernement. Je puis aſſûrer qu'il n'y a rien de plus faux. Non-ſeulement il n'y a pas eu le moindre ordre donné à ce ſujet; mais il s'en faut beaucoup que les premières Têtes de l'Etat, qui virent

la

la repréſentation, ayent varié un moment ſur la ſageſſe qui règne dans cet Ouvrage.

Quelques perſonnes ayant tranſcrit à la hâte pluſieurs Scènes aux repréſentations, & ayant eu un ou deux rôles des Acteurs, en ont fabriqué les Editions qu'on a faites clandeſtinement. Il eſt aiſé de voir à quel point elles différent du véritable Ouvrage que je tiens de la main d'un homme irreprochable, ainſi que les autres Pièces que je donne dans l'Edition préſente. La plus curieuſe, à mon gré, eſt la Lettre que l'Auteur écrivit à Sa Majeſté le Roi de *Pruſſe*, lorsqu'il repaſſa par la Hollande, après être allé rendre ſes reſpects à ce Monarque. C'eſt dans de telles Lettres, qui ne ſont pas d'abord deſtinées à être publiques, qu'on voit les véritables ſentimens des hommes. Celle que j'ai eue

vue encore d'un Ami de feu *Mr. de Sgravesende* est de ce genre. J'espère qu'elle sera aux véritables Philosophes le même plaisir qu'elle m'a fait.

A Amsterdam le 18. *de Novembre* 1742.

P. D. L. M.



A

SA MAJESTÉ

LE

ROI DE PRUSSE,

&c. &c. &c.

SIRE,

Je ressemble à présent aux Pèlerins de la Meque, *qui tournent leurs yeux vers cette Ville, après l'avoir quittée: je tourne les*

miens

miens vers votre Cour. Mon cœur, pénétré des bontés de VOTRE MAJESTÉ, *ne connoît que la douleur de ne pouvoir vivre auprès d'Elle. Je prends la liberté de lui envoyer une nouvelle Copie de cette* Tragédie de Mahomet *dont Elle a bien voulu, il y a déja long-tems, voir les premières esquisses. C'est un tribut que je paye à l'Amateur des Arts, au Juge éclairé, sur-tout au Philosophe, beaucoup plus qu'au Souverain.*

VOTRE MAJESTÉ *sçait quel esprit m'animoit en composant cet Ouvrage. L'amour du Genre Humain & l'horreur du* Fanatisme, *deux Vertus qui sont faites pour être toujours auprès de votre Trône, ont conduit ma plume. J'ai toujours pensé que la* Tragédie *ne doit pas être un simple Spectacle, qui touche le cœur sans le corriger. Qu'importent au Genre Humain les passions & les malheurs d'un Héros de l'Antiquité, s'ils ne servent pas à nous instruire? On avoue que la* Comédie du Tartufe, *ce Chef-d'œuvre qu'aucune Nation n'a égalé, a fait beaucoup de bien aux hommes, en montrant l'hypocrisie dans toute sa laideur. Ne peut-on pas essayer d'attaquer dans une* Tragédie,

cette

cette espèce d'imposture qui met en œuvre à la fois l'hypocrisie des uns & la fureur des autres? Ne peut-on pas remonter jusqu'à ces anciens Scélérats, Fondateurs illustres de la Superstition *& du* Fanatisme, *qui les premiers ont pris le couteau sur l'Autel pour faire des Victimes de ceux qui refusoient d'être leurs Disciples?*

Ceux qui diront que les tems de ces crimes sont passés, qu'on ne verra plus de Barcochebas, *de* Mahomets, *de* Jeans de Leyde, *&c. que les flammes des Guerres de Religion sont éteintes, font, ce me semble, trop d'honneur à la Nature humaine. Le même Poison subsiste encore, quoique moins dévelopé: cette Peste, qui semble étouffée, reproduit de tems en tems des germes capables d'infecter la Terre. N'a-t-on pas vu de nos jours les Prophètes des* Cevennes *tuer au nom de Dieu ceux de leur Secte qui n'étoient pas assez soumis?*

L'action que j'ai peinte est atroce; & je ne sçai si l'horreur a été plus loin sur aucun Théâtre. C'est un jeune homme né avec de la vertu, qui, séduit par son fanatisme, assassine un Vieillard qui l'aime, & qui, dans

dans l'idée de servir Dieu, se rend coupable, sans le savoir, d'un parricide; c'est un Imposteur qui ordonne ce meurtre, & qui promet à l'Assassin un inceste pour récompense.

J'avoue que c'est mettre l'horreur sur le Théâtre; & VOTRE MAJESTÉ *est bien persuadée, qu'il ne faut pas que la* Tragédie *consiste uniquement dans une déclaration d'amour, une jalousie & un mariage.*

Nos Historiens même nous apprennent des actions plus atroces que celle que j'ai inventée. Seide *ne sçait pas du moins que celui qu'il assassine est son pere; & quand il a porté le coup, il éprouve un repentir aussi grand que son crime. Mais* Mezeray *rapporte, qu'à* Melun *un pere tua son fils de sa main pour sa Religion, & n'en eut aucun repentir.*

On connoît l'avanture des deux freres Diaz, *dont l'un étoit à* Rome, *& l'autre en* Allemagne *dans les commencemens des troubles excités par* Luther. Barthélemi Diaz *apprenant à* Rome *que son frere donnoit dans les opinions de* Luther *à* Francfort, *part*

part de Rome *dans le dessein de l'assassiner, arrive & l'assassine. J'ai lu dans Herrera, Auteur Espagnol, que ce* Barthélemi Diaz risquoit beaucoup par cette action; mais que rien n'ébranle un homme d'honneur quand la probité le conduit.

Herrera, dans une Religion toute sainte & toute ennemie de la cruauté, dans une Religion qui enseigne à souffrir & non à se vanger, étoit donc persuadé que la probité *peut conduire à l'assassinat & au parricide! Et on ne s'élèvera pas de tous côtés contre ces maximes infernales?*

Ce sont ces maximes qui mirent le poignard à la main du Monstre qui priva la France *de Henri* le Grand: *voilà ce qui plaça le Portrait de* Jacques Clément *sur l'Autel, & son nom parmi les Bienheureux; c'est ce qui coûta la vie à* Guillaume Prince d'Orange, *Fondateur de la Liberté & de la Grandeur des* Hollandois. *D'abord* Salcede *le blessa au front d'un coup de pistolet: & Strada raconte que* Salcede *(ce sont ses propres mots) n'osa entreprendre cette action, qu'après avoir purifié son ame par la confession aux pieds d'un* Dominicain, *& l'avoir*

fortifiée par le Pain céleste. Herrera dit quelque chose de plus insensé & de plus atroce.

Estendo firme con el exemplo de nuestro Salvadore Jesu Christo y de su Sanctos.

Balthazar Girard, qui ota enfin la vie à ce grand Homme, en usa de même que Salcede.

Je remarque que tous ceux qui ont commis de bonne foi de pareils crimes, étoient de jeunes gens comme Seïde. *Balthazar Girard avoit environ vingt années. Quatre Espagnols, qui avoient fait avec lui serment de tuer le Prince, étoient de même âge. Le Monstre de* Henri III. *n'avoit que vingt-trois ans. Poltrot, qui assassina le* Grand Duc de Guise, *en avoit vingt-cinq; c'est le tems de la séduction & de la fureur.*

J'ai été presque témoin en Angleterre *de ce que peut sur une imagination jeune & faible la force du* Fanatisme. *Un Enfant de seize ans, nommé* Shepherd, *se chargea d'assassiner le Roi* George I. *votre Ayeul maternel. Quelle étoit la cause qui le portoit*

toit à cette frénésie? C'étoit uniquement que Shepherd *n'étoit pas de la même Religion que le Roi. On eut pitié de sa jeunesse, on lui offrit sa grace, on le sollicita long-tems au repentir; il persista toujours à dire, qu'il valoit mieux obéir à Dieu qu'aux hommes; & que s'il étoit libre, le premier usage qu'il feroit de sa liberté seroit de tuer son Prince. Ainsi, on fut obligé de l'envoyer au supplice comme un Monstre qu'on desespéroit d'apprivoiser.*

J'ose dire, que quiconque a un peu vécu avec les hommes, a pu voir quelquefois combien aisément on est prêt à sacrifier la nature à la superstition. Que de Peres ont détesté & desherité leurs enfans! que de Freres ont poursuivi leurs freres par ce funeste principe! J'en ai vu des exemples dans plus d'une Famille.

Si la Superstition *ne se signale pas toujours par ces excès qui sont comptés dans l'Histoire des crimes, elle fait dans la Societé tous les petits maux innombrables & journaliers qu'elle peut faire. Elle desunit les Amis, elle divise les Parens; elle persécute le Sage, qui n'est qu'homme de bien,*

par la main du Fou qui est entousiaste. Elle ne donne pas toujours de la ciguë à Socrate; *mais elle bannit* Descartes *d'une Ville qui devoit être l'Azyle de la Liberté; elle donne à* Jurieu, *qui faisoit le Prophéte, assez de crédit pour réduire à la pauvreté les Savans & le Philosophe* Bayle. *Elle bannit, elle arrache à une florissante Jeunesse qui court à ses leçons le Successeur du grand* Leibnitz; *& il faut pour le rétablir que le Ciel fasse naître un* Roi-Philosophe; *vrai Miracle qu'il fait bien rarement. En vain la Raison humaine se perfectionne par la Philosophie qui fait tant de progrès en* Europe; *en vain, Vous sur-tout,* Grand Prince, *vous efforcez-vous de pratiquer & d'inspirer cette Philosophie si humaine; on voit dans ce même Siècle où la Raison élève son Trone d'un côté, le plus absurde* Fanatisme *dresser encore ses Autels de l'autre.*

On pourra me reprocher, que, donnant trop à mon zèle, je fais commettre dans cette Pièce un crime à Mahomet, *dont en effet il ne fut point coupable.*

Mr. le Comte de Boulainvilliers *écrivit, il*

il y a quelques années, la Vie de ce Prophéte. Il essaya de le faire passer pour un grand Homme, que la Providence avoit choisi pour punir les Chrétiens, & pour changer la face d'une partie du Monde.

Mr. Sale, *qui nous a donné une excellente Version de l'*Alcoran *en* Anglais, *veut faire regarder* Mahomet *comme un* Numa *& comme un* Thesée. *J'avoue qu'il faudroit le respecter, si né Prince légitime, ou appellé au Gouvernement par le suffrage des siens, il avoit donné des Loix paisibles comme* Numa, *ou défendu ses Compatriotes comme on le dit de* Thesée. *Mais qu'un Marchand de Chameaux excite une sédition dans sa Bourgade; qu'associé à quelques malheureux* Coracites *il leur persuade qu'il s'entretient avec l'*Ange Gabriel; *qu'il se vante d'avoir été ravi au Ciel, & d'y avoir reçu une partie de ce Livre inintelligible, qui fait frémir le Sens-commun à chaque page; que pour faire respecter ce Livre il porte dans sa Patrie le fer & la flâme; qu'il égorge les peres, qu'il ravisse les filles; qu'il donne aux vaincus le choix de sa Religion ou de la mort; c'est assûrément ce que nul homme ne peut excuser,*

à moins qu'il ne soit né Turc, *& que la superstition n'étouffe en lui toute lumière naturelle.*

Je sçai que Mahomet *n'a pas tramé précisément l'espèce de trahison qui fait le sujet de cette* Tragédie. *L'Histoire dit seulement qu'il enleva la femme de* Seïde, *l'un de ses Disciples, & qu'il persécuta* Abusofian, *que je nomme* Zopire; *mais quiconque fait la guerre à son Païs, & ose la faire au nom de Dieu, n'est-il pas capable de tout? Je n'ai pas prétendu mettre seulement une action vraie sur la Scène, mais des mœurs vrayes, faire penser les hommes comme ils pensent dans les circonstances où ils se trouvent, & représenter enfin ce que la fourberie peut inventer de plus atroce, & ce que le* Fanatisme *peut exécuter de plus horrible.* Mahomet *n'est ici autre chose que* Tartufe *les armes à la main.*

Je me croirai bien récompensé de mon travail, si quelqu'une de ces Ames faibles, toujours prêtes à recevoir les impressions d'une fureur étrangère qui n'est pas au fond de leur cœur, peut s'affermir contre ces funestes séductions par la lecture de cet

Ou-

Ouvrage; si après avoir eu en horreur la malheureuse obéïssance de Seïde, *elle se dit à elle-même, pourquoi obéïrois-je en aveugle à des aveugles qui me crient: Haïssez, persécutez, perdez celui qui est assez téméraire pour n'être pas de notre avis sur des choses même indifférentes que nous n'entendons pas?*

Que ne puis-je servir à déraciner de tels sentimens chez les hommes! L'Esprit d'indulgence feroit des freres, celui d'intolérance peut former de Monstres.

C'est ainsi que pense VOTRE MAJESTÉ. *Ce seroit pour moi la plus grande des consolations de vivre auprès de ce* Roi-Philosophe. *Mon attachement est égal à mes regrets; & si d'autres devoirs m'entraînent, ils n'effaceront jamais de mon cœur les sentimens que je dois à ce Prince, qui pense & qui parle en homme qui fuit cette fausse gravité sous laquelle se cachent toujours la petitesse & l'ignorance, qui se communique avec liberté, parce qu'il ne craint point d'être pénétré; qui veut toujours s'instruire, & qui peut instruire les plus éclairés.*

Je

Je serai toute ma vie avec le plus profond respect & la plus vive reconnoissance,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTE'

Le très-humble & très-obéïssant Serviteur

A Rotterdam ce 20. de Janvier 1742.

VOLTAIRE.

LE

LE FANATISME, OU MAHOMET LE PROPHETE, *TRAGÉDIE.*



ACTEURS.

MAHOMET.

ZOPIRE, Scheich ou Schérif de la Meque.

OMAR, Lieutenant de Mahomet.

SÉIDE, } Esclaves de Mahomet.
PALMIRE, }

PHANOR, Sénateur de la Meque.

TROUPE de Mequois.

TROUPE de Musulmans.

La Scène est à la Meque.

LE

LE FANATISME, OU MAHOMET LE PROPHETE,

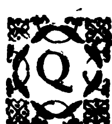
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

ZOPIRE, PHANOR.

ZOPIRE.

Ui moi baisser les yeux devant ses faux prodiges?
Moi de ce Fanatique encenser les prestiges?
L'honorer dans la Meque après l'avoir banni?
Non. Que des justes Dieux Zopire soit puni,

Si tu vois cette main, juſqu'ici libre & pure,
Careſſer la révolte & flatter l'impoſture!

PHANOR.

Nous chériſſons en vous ce zèle paternel
Du Chef auguſte & ſaint du Sénat d'Iſmaël;
Mais ce zèle eſt funeſte, & tant de réſiſtance,
Sans laſſer Mahomet, irrite ſa vengeance.
Contre ſes attentats vous pouviez autrefois
Lever impunément le fer ſacré des Loix,
Et des embraſemens d'une guerre immortelle
Etouffer ſous vos pieds la première étincelle;
Mahomet citoyen ne parut à vos yeux
Qu'un Novateur obſcur, un vil Séditieux;
Aujourd'hui c'eſt un Prince; il triomphe, il domine;
Impoſteur à la Meque & Prophète à Médine,
Il ſçait faire adorer à trente Nations
Tous ces mêmes forfaits qu'ici nous déteſtons.
Que dis-je? en ces murs même une troupe égarée,
Des poiſons de l'Erreur avec zèle enyvrée,
De ſes miracles faux ſoutient l'illuſion,
Répand le fanatiſme & la ſédition;
Appelle ſon Armée, & croit qu'un Dieu terrible
L'inſpire, le conduit, & le rend invincible.

Tous

Tous nos vrais Citoyens avec vous ſont unis;
Mais les meilleurs conſeils ſont-ils toujours ſuivis?
L'amour des nouveautés, le faux zèle, la crainte,
De la Meque allarmée ont deſolé l'enceinte;
Et ce Peuple, en tout tems chargé de vos bienfaits,
Crie encor à ſon Pere & demande la paix.

ZOPIRE.

La paix avec ce Traître! Ah, Peuples ſans courage,
N'en attendez jamais qu'un horrible eſclavage.
Allez, portez en pompe & ſervez à genoux
L'Idole dont le poids va vous écraſer tous.
Moi, je garde à ce Fourbe une haine éternelle;
De mon cœur ulceré la playe eſt trop cruelle;
Lui-même a contre moi trop de reſſentimens.
Le cruel fit périr ma femme & mes enfans;
Et moi juſqu'en ſon Camp j'ai porté le carnage;
La mort de ſon fils même honora mon courage;
Les flambeaux de la haine entre nous allumés
Jamais des mains du Tems ne ſeront conſumés.

PHANOR.

Ne les éteignez point; mais cachez en la flâme;
Immolez au public les douleurs de votre ame.
Quand vous verrez ces lieux par ſes mains ravagés,
Vos malheureux enfans ſeront ils mieux vangés?

Vous avez tout perdu, fils, frere, épouse, fille;
Ne perdez point l'Etat; c'est-là votre famille.

ZOPIRE.

On ne perd les Etats que par timidité.

PHANOR.

On périt quelquefois par trop de fermeté.

ZOPIRE.

Périssons, s'il le faut.

PHANOR.

Ah! quel triste courage
Vous fait si près du Port exposer au naufrage?
Le Ciel, vous le voyez, a remis en vos mains
De quoi fléchir encor ce Tyran des humains.
Cette jeune Palmire en ses Camps élevée,
Dans vos derniers combats par vos mains enlevée,
Semble un Ange de Paix descendu parmi nous,
Qui peut de Mahomet appaiser le courroux.
Déja par ses Hérauts il l'a redemandée.

ZOPIRE.

Tu veux qu'à ce Barbare elle soit accordée?
Tu veux que d'un si cher & si noble tresor

Ses criminelles mains s'enrichissent encor?
Quoi! lorsqu'il nous apporte & la fraude & la guerre,
Lorsque son bras enchaîne & ravage la Terre,
Les plus tendres appas brigueront sa faveur,
Et la beauté sera le prix de la fureur?
Ce n'est pas qu'à mon âge, aux bornes de ma vie,
Je porte à Mahomet une honteuse envie;
Ce cœur triste & flétri, que les ans ont glacé,
Ne peut sentir les feux d'un desir insensé.
Mais soit qu'en tous les tems un objet né pour plaire
Arrache de nos vœux l'hommage involontaire;
Soit que privé d'enfans je cherche à dissiper
Cette nuit de douleurs qui vient m'envelopper;
Je ne sai quel penchant pour cette Infortunée
Remplit le vuide affreux de mon ame étonnée.
Soit faiblesse ou raison, je ne puis sans horreur
La voir aux mains d'un Monstre artisan de l'erreur.
Je voudrois qu'à mes vœux heureusement docile,
Elle-même en secret pût chérir cet azyle;
Je voudrois que son cœur, sensible à mes bienfaits,
Détestât Mahomet autant que je le hais.
Elle veut me parler sous ces sacrés Portiques,
Non loin de cet Autel de nos Dieux domestiques;

Elle vient, & son front, siège de la candeur,
Annonce en rougissant les vertus de son cœur.



SCENE II.

ZOPIRE, PALMIRE.

ZOPIRE.

JEune & charmant objet, dont le sort de la guerre
Propice à ma vieillesse honora cette Terre,
Vous n'êtes point tombée en de barbares mains;
Tout respecte avec moi vos malheureux destins,
Votre âge, vos beautés, votre aimable innocence.
Parlez, & s'il me reste encor quelque puissance,
De vos justes desirs si je remplis les vœux,
Ces derniers de mes jours seront des jours heureux.

PALMIRE.

Seigneur, depuis deux mois sous vos loix prisonnière,
Je dus à mes destins pardonner ma misère:
Vos généreuses mains s'empressent d'effacer,
Les larmes que le Ciel me condamne à verser.
Par vous, par vos bienfaits à parler enhardie,
C'est de vous que j'attends le bonheur de ma vie.

Aux

Aux vœux de Mahomet j'ose ajouter les miens.
Il vous a demandé de briser mes liens;
Puissiez-vous l'écouter, & puissai-je lui dire,
Qu'après le Ciel & lui je dois tout à Zopire!

ZOPIRE.

Ainsi, de Mahomet vous regrettez les fers,
Ce tumulte des Camps, ces horreurs des Deserts,
Cette Patrie errante au trouble abandonnée,

PALMIRE.

La Patrie est aux lieux où l'ame est enchaînée.
Mahomet a formé mes premiers sentimens,
Et ses femmes en paix guidoient mes faibles ans;
Leur demeure est un Temple où ces femmes sacrées
Levent au Ciel des mains de leur Maître adorées.
Le jour de mon malheur, helas! fut le seul jour
Où le sort des Combats a troublé leur séjour.
Seigneur, ayez pitié d'une ame déchirée,
Toujours présente aux lieux dont je suis séparée.

ZOPIRE.

J'entends: vous espérez partager quelque jour
De ce Maître orgueilleux & la main & l'amour.

PALMIRE.

Seigneur, je le revere, & mon ame tremblante
Croit voir dans Mahomet un Dieu qui m'épouvante.
Non, d'un si grand hymen mon cœur n'est point flatté;
Tant d'éclat convient mal à tant d'obscurité.

ZOPIRE.

Ah! qui que vous soyez, il n'est point né peut-être
Pour être votre époux, encor moins votre maître;
Et vous semblez d'un sang fait pour donner des loix
A l'Arabe insolent qui marche égal aux Rois.

PALMIRE.

Nous ne connoissons point l'orgueil de la naissance.
Sans parens, sans, patrie, esclaves dès l'enfance,
Dans notre égalité nous chérissons nos fers;
Tout nous est étranger, hors le Dieu que je sers.

ZOPIRE.

Tout vous est étranger! cet état peut-il plaire?
Quoi! vous servez un maître, & n'avez point de pere?
Dans mon triste Palais, seul & privé d'enfans,
J'aurois pu voir en vous l'appui de mes vieux ans.
Le soin de vous former des destins plus propices
Eut adouci des miens les longues injustices.

Mais

Mais non, vous abhorrez ma Patrie & ma Loi.

PALMIRE.

Comment puis-je être à vous? je ne ſuis point à moi.
Vous aurez mes regrets, votre bonté m'eſt chere;
Mais enfin Mahomet m'a tenu lieu de pere.

ZOPIRE.

Quel pere! juſtes Dieux! lui? ce Monſtre impoſteur?

PALMIRE.

Ah! quels noms inouïs lui donnez-vous, Seigneur?
Lui, dans qui tant d'Etats adorent leur Prophête;
Lui, l'Envoyé du Ciel, & ſon ſeul Interprete.

ZOPIRE.

Etrange aveuglement des malheureux mortels!
Tout m'abandonne ici pour dreſſer des Autels
A ce Coupable heureux qu'épargna ma juſtice,
Et qui courut au Trône échappé de ſupplice.

PALMIRE.

Vous me faites frémir, Seigneur, & de mes jours
Je n'avois entendu ces horribles diſcours.
Mon penchant, je l'avoue, & ma reconnoiſſance
Vous donnoient ſur mon cœur une juſte puiſſance;

Vos blasphêmes affreux contre mon Protecteur,
A ce penchant si doux font succéder l'horreur.

ZOPIRE.

O Superstition! les rigueurs infléxibles
Privent d'humanité les cœurs les plus sensibles.
Que je vous plains, Palmire, & que sur vos erreurs
Ma pitié, malgré moi, me fait verser de pleurs!

PALMIRE.

Et vous me refusez!

ZOPIRE.

Oui. Je ne puis vous rendre
Au Tyran qui trompa ce cœur fléxible & tendre.
Oui, je crois voir en vous un bien trop précieux,
Qui me rend Mahomet encor plus odieux.



SCENE III.

ZOPIRE, PALMIRE, PHANOR.

ZOPIRE.

Que voulez-vous, Phanor?

PHA-

PHANOR.

Aux portes de la Ville,
D'où l'on voit de Moad la Campagne fertile,
Omar est arrivé.

ZOPIRE.

Qui? ce farouche Omar?
Que l'erreur aujourd'hui conduit après son Char,
Qui combattit long-tems le Tyran qu'il adore,
Qui vengea son Païs?

PHANOR.

Peut-être il l'aime encore.
Moins terrible à nos yeux, cet insolent Guerrier,
Portant entre ses mains le glaive & l'olivier,
De la Paix à nos Chefs a présenté le gage.
On lui parle, il demande, il reçoit un Otage.
Seide est avec lui.

PALMIRE.

Grands Dieux, destin plus doux!
Quoi! Seide?

PHANOR.

Omar vient, il s'avance vers vous.

ZO-

ZOPIRE.

Il le faut écouter. Allez, jeune Palmire.

Palmire sort.

Omar devant mes yeux! qu'osera-t-il me dire?
O Dieux de mon Païs, qui depuis trois mille ans
Protégiez d'Ismaël les généreux Enfans;
Soleil, sacrés Flambeaux, qui dans votre carrière,
Images de ces Dieux, nous prêtez leur lumière,
Voyez & soutenez la juste fermeté
Que j'opposai toujours contre l'iniquité.



SCENE IV.

ZOPIRE, OMAR, PHANOR, Suite.

ZOPIRE.

EH bien, après six ans tu revois ta Patrie,
Que ton bras défendit, que ton cœur a trahie.
Ces murs sont encor pleins de tes premiers exploits.
Deserteur de nos Dieux, deserteur de nos Loix,
Persécuteur nouveau de cette Cité sainte,
D'où vient que ton audace en profane l'enceinte?
Ministre d'un Brigand qu'on dut exterminer,

Par-

Parle ; que me veux-tu ?

OMAR.

Je veux te pardonner.
Le Prophéte d'un Dieu, par pitié pour ton âge,
Pour tes malheurs passés, sur-tout pour ton courage,
Te présente une main qui pouvoit t'écraser,
Et j'apporte la Paix qu'il daigne proposer.

ZOPIRE.

Un vil Séditieux prétend avec audace
Nous accorder la paix, & non demander grace !
Souffrirez-vous, grands Dieux, qu'au gré de ses forfaits
Mahomet nous ravisse ou nous rende la paix ?
Et vous, qui vous chargez des volontés d'un Traître,
Ne rougissez-vous point de servir un tel Maître ?
Ne l'avez-vous pas vu, sans honneur & sans biens,
Ramper au dernier rang des derniers Citoyens ?
Qu'alors il étoit loin de tant de renommée !

OMAR.

A tes viles grandeurs ton ame accoutumée
Juge ainsi du mérite, & pese les humains
Au poids que la Fortune avoit mis dans tes mains.

Ne

Ne sçais-tu pas encore, homme foible & superbe,
Que l'Insecte insensible, enséveli sous l'herbe,
Et l'Aigle impérieux, qui plane au haut du Ciel,
Rentrent dans le néant aux yeux de l'Eternel?
Les mortels sont égaux; ce n'est point la naissance,
C'est la seule vertu qui fait leur différence.
Il est de ces Esprits favorisés des Cieux,
Qui sont tout par eux-mêmes, & rien par leurs Ayeux.
Tel est l'homme en un mot que j'ai choisi pour Maître;
Lui seul dans l'Univers a mérité de l'être.
Tout mortel à sa Loi doit un jour obéir,
Et j'ai donné l'exemple aux Siècles à venir.

ZOPIRE.

Je te connois, Omar; en vain ta politique
Vient m'étaler ici ce tableau fanatique.
En vain tu peux ailleurs éblouir les Esprits,
Ce que ton Peuple adore excite mes mépris.
Bannis toute imposture, & d'un coup d'œil plus sage
Regarde ce Prophète à qui tu rends hommage.
Voi l'homme en Mahomet; conçoi par quel degré,
Tu fais monter aux Cieux ton Fantôme adoré.
Entousiaste ou fourbe, il faut cesser de l'être;
Sers-toi de ta raison, juge avec moi ton Maître.

Tu

Tu verras de Chameaux un groſſier conducteur,
Chez ſa premiere épouſe inſolent impoſteur,
Qui, ſous le vain appas d'un ſonge ridicule,
Des plus vils des humains tente la foi crédule,
Comme un Séditieux à mes pieds amené,
Par quarante Vieillards à l'éxil condamné;
Trop leger châtiment qui l'enhardit au crime,
De Caverne en Caverne il fuit avec Fatime.
Ses Diſciples errans de Cités en Deſerts,
Proſcrits, perſécutés, bannis, chargés de fers,
Promenent leur fureur qu'ils appellent divine,
De leurs venins bien-tôt ils infectent Médine.
Toi-même alors, toi-même, écoutant la raiſon,
Tu voulus dans ſa ſource arrêter le poiſon;
Je te vis plus heureux, & plus juſte & plus brave,
Attaquer le Tyran dont je te vois l'Eſclave.
S'il eſt un vrai Prophête, oſas-tu le punir?
S'il eſt un Impoſteur, oſes-tu le ſervir?

O M A R.

Je voulus le punir, quand mon peu de lumiere
Méconnut ce grand Homme entré dans la carriere.
Mais enfin quand j'ai vu que Mahomet eſt né
Pour changer l'Univers à ſes pieds conſterné;

Quand mes yeux éclairés du feu de son génie
Le virent s'élever dans sa course infinie,
Eloquent, intrépide, admirable en tout lieu,
Agir, parler, punir ou pardonner en Dieu,
J'associai ma vie à ses travaux immenses;
Des Trônes, des Autels, en sont les récompenses.
Je fus, je te l'avoue, aveugle comme toi,
Ouvre les yeux, Zopire, & change ainsi que moi.
Et sans plus me vanter les fureurs de ton zèle,
Ta persécution, si vaine & si cruelle,
Nos freres gémissans, notre Dieu blasphémé,
Tombe aux pieds d'un Héros par toi-même opprimé.
Vien baiser cette main qui porte le tonnerre.
Tu me vois après lui le premier de la Terre;
Le poste qui te reste est encor assez beau,
Pour fléchir noblement sous ce Maître nouveau.
Voi ce que nous étions, & voi ce que nous sommes.
Le Peuple aveugle & faible est né pour les grands Hommes,
Pour admirer, pour croire & pour nous obéir.
Vien régner avec nous, si tu crains de servir;
Partage nos grandeurs au lieu de t'y soustraire;
Et las de l'imiter, fais trembler le Vulgaire.

ZOPIRE.

Ce n'est qu'à Mahomet, à ses pareils, à toi,
Que je prétens, Omar, inspirer quelque effroi.
Tu veux que du Sénat le Schérif infidelle
Encense un Imposteur, & couronne un Rebelle!
Je ne te nierai point que ce fier Séducteur
N'ait beaucoup de prudence, & beaucoup de valeur.
Je connois, comme toi, les talens de ton Maître,
S'il étoit vertueux, c'est un Héros peut-être:
Mais ce Héros, Omar, est un traître, un cruel,
Et de tous les Tyrans c'est le plus criminel.
Cesse de m'annoncer sa trompeuse clémence,
Le grand art qu'il possède est l'art de la vengeance.
Dans le cours de la guerre un funeste destin
Le priva de son fils que fit périr ma main;
Mon bras perça le fils, ma voix bannit le pere;
Ma haine est infléxible ainsi que sa colère;
Pour rentrer dans la Meque il doit m'exterminer,
Et le juste aux méchans ne doit point pardonner.

OMAR.

Eh bien, pour te montrer que Mahomet pardonne,
Pour te faire embrasser l'exemple qu'il te donne,

Partage avec lui-même, & donne à tes Tribus
Les dépouilles des Rois que nous avons vaincus.
Mets un prix à la Paix, mets un prix à Palmire ;
Nos tresors sont à toi.

ZOPIRE.

Tu penses me séduire ?
Me vendre ici ma honte, & marchander la paix
Par ses tresors honteux, le prix de ses forfaits ?
Tu veux que sous ses loix Palmire se remette ?
Elle a trop de vertu pour être sa Sujette ;
Et je veux l'arracher aux Tyrans imposteurs,
Qui renversent les Loix & corrompent les mœurs.

OMAR.

Tu me parles toujours comme un Juge implacable,
Qui sur son Tribunal intimide un coupable.
Pense & parle en Ministre, agi, traitte avec moi,
Comme avec l'Envoyé d'un grand Homme & d'un Roi.

ZOPIRE.

Qui l'a fait Roi ? qui l'a couronné ?

OMAR.

La Victoire.

Ména-

Ménage sa puissance & respecte sa gloire.
Aux noms de Conquérant & de Triomphateur
Il veut joindre le nom de Pacificateur.
Son Armée est encor aux bords du Saïbare,
Des Murs où je suis né le siège se prépare;
Sauvons, si tu m'en crois, le sang qui va couler,
Mahomet veut ici te voir & te parler.

ZOPIRE.

Lui! Mahomet?

OMAR.

Lui-même, il t'en conjure.

ZOPIRE.

Traître!
Si de ces lieux sacrés j'étois l'unique Maître,
C'est en te punissant que j'aurois répondu.

OMAR.

Zopire, j'ai pitié de ta fausse vertu.
Mais puisqu'un vil Sénat insolemment partage
De ton gouvernement le fragile avantage;
Puisqu'il règne avec toi, je cours m'y présenter.

ZOPIRE.

Je t'y suis: nous verrons qui l'on doit écouter.
Je défendrai mes Loix, mes Dieux & ma Patrie;
Vien y contre ma voix prêter ta voix impie
Au Dieu persécuté, effroi du Genre Humain,
Qu'un Fourbe ose annoncer les armes à la main.

A Phanor.

Toi, vien m'aider, Phanor, à repousser un Traître;
Le souffrir parmi nous & l'épargner, c'est l'être.
Renversons ses desseins, confondons son orgueil,
Préparons son supplice, ou creusons mon cercueil.
De lui seul ennemi, pour lui seul implacable,
L'amour de la vertu me rend inexorable.

Fin du premier Acte.



ACTE SECOND.

SCENE I.

SEIDE, PALMIRE.

PALMIRE.

DAns ma priſon cruelle eſt-ce un Dieu qui te guide?
Mes maux ſont-ils finis? je revois Seide.

SEIDE.

O charme de ma vie, & de tous mes malheurs,
Palmire, unique objet, qui m'as coûté des pleurs,
Depuis ce jour de ſang, qu'un Ennemi barbare,
Près des Camps du Prophète, aux bords du Saïbare,
Vint arracher ſa proye à mes bras tout ſanglans,
Qu'étendu loin de toi ſur des corps expirans,
Mes cris mal entendus ſur cette infame rive
Invoquèrent la mort ſourde à ma voix plaintive!

O ma chere Palmire, en quel gouffre d'horreur
Tes périls & ma perte ont abîmé mon cœur !
Que mes feux, que ma crainte & mon impatience
Accusoient la lenteur des jours de la vengeance !
Que je hâtois l'assaut si long-tems différé,
Cette heure de carnage, où de sang enyvré
Je devois de mes mains brûler la Ville impie,
Où Palmire a pleuré sa liberté ravie !
Enfin, de Mahomet les sublimes desseins,
Que n'ose approfondir l'humble Esprit des humains,
Ont fait entrer Omar en ce lieu d'esclavage ;
Je l'apprens & j'y vole. On demande un ôtage,
J'entre, je me présente, on accepte ma foi ;
Et je me rends captif, ou je meurs avec toi.

PALMIRE.

Seide, au moment même, avant que ta présence
Vint de mon desespoir calmer la violence,
Je me jettois aux pieds de mon fier Ravisseur.
Vous voyez, ai-je dit, les secrets de mon cœur.
Ma vie est dans les Camps dont vous m'avez tirée ;
Rendez-moi le seul bien dont je suis séparée.
Mes pleurs, en lui parlant, ont arrosé ses pieds ;
Ses refus ont saisi mes esprits effrayés.

J'ai

J'ai ſenti dans mes yeux la lumière obſcurcie;
Mon cœur ſans mouvement, ſans chaleur & ſans vie,
D'aucune ombre d'eſpoir n'étoit plus ſecouru;
Tout finiſſoit pour moi quand Seide a paru.

SEIDE.

Quel eſt donc ce mortel inſenſible à tes larmes?

PALMIRE.

C'eſt Zopire; il ſembloit touché de mes allarmes;
Mais le cruèl enfin vient de me déclarer,
Que des lieux où je ſuis rien ne peut me tirer.

SEIDE.

Le barbare ſe trompe; & Mahomet mon Maître,
Et l'invincible Omar, & ton Amant peut-être,
(Car j'oſe me nommer après ces noms fameux,
Pardonne à ton Amant cet eſpoir orgueilleux)
Nous briſerons ta chaîne & tarirons tes larmes.
Le Dieu de Mahomet protecteur de nos armes,
Le Dieu dont j'ai porté les ſacrés Etendarts;
Le Dieu qui de Médine a détruit les Remparts,
Renverſera la Mecque à nos pieds abatuë.
Omar eſt dans la Ville, & le Peuple à ſa vûe
N'a point fait éclater ce trouble & cette horreur,

Qu'inspire aux ennemis un Ennemi vainqueur.
Au nom de Mahomet un grand dessein l'amene.

PALMIRE.

Mahomet nous chérit, il briseroit ma chaîne;
Il uniroit nos cœurs; nos cœurs lui sont offerts;
Mais il est loin de nous, & nous sommes aux fers.

SCENE II.

PALMIRE, SEIDE, OMAR.

OMAR.

Vos fers seront brisés, soyez pleins d'espérance;
Le Ciel vous favorise, & Mahomet s'avance.

SEIDE.

Lui!

PALMIRE.

Notre auguste Pere!

OMAR.

Au Conseil assemblé
L'Esprit de Mahomet par ma bouche a parlé.

„ Ce

„ Ce Favori du Dieu qui préside aux Batailles,
„ Ce grand Homme, ai-je dit, est né dans vos murailles.
„ Il s'est rendu des Rois le Maître & le soutien,
„ Et vous lui refusez le rang de Citoyen.
„ Vient-il vous enchaîner, vous perdre, vous détruire?
„ Il vient vous protéger, mais sur-tout vous instruire.
„ Il vient dans vos cœurs même établir son pouvoir".
Plus d'un Juge à ma voix a paru s'émouvoir;
Les Esprits s'ébranloient; l'infléxible Zopire,
Qui craint de la raison l'inévitable empire,
Veut convoquer le Peuple & s'en faire un appui.
On l'assemble, j'y cours, & j'arrive avec lui.
Je parle aux Citoyens, j'intimide, j'exhorte,
J'obtiens qu'à Mahomet on ouvre enfin la porte.
Après quinze ans d'éxil, il revoit ses foyers;
Il entre accompagné des plus braves Guerriers,
D'Ali, d'Ammon, d'Hercide & de sa noble Elite;
Il entre, & sur ses pas chacun se précipite.
Chacun porte un regard comme un cœur différent,
L'un croit voir un Héros, l'autre voir un Tyran.
Celui-ci le blasphême, & le menace encore,
Cet autre est à ses pieds, les embrasse, & l'adore.

Nous

Nous faisons retentir à ce Peuple agité
Les noms sacrés de Dieu, de Paix, de Liberté;
De Zopire éperdu la Cabale impuissante
Vomit en vain les feux de sa rage expirante.
Au milieu de leurs cris, le front calme & serain,
Mahomet marche en Maître & l'Olive à la main;
La Trève est publiée, & le voici lui-même.



SCENE III.

MAHOMET, OMAR, ALI, HERCIDE, SEIDE, PALMIRE, Suite.

MAHOMET.

INvincibles soutiens de mon Pouvoir suprême,
Noble & sublime Ali, Morad, Hercide, Ammon,
Retournez vers ce Peuple, instruisez le en mon nom.
Promettez, menacez, que la Vérité règne;
Qu'on adore mon Dieu, mais sur-tout qu'on le craigne.
Vous, Seide, en ces lieux!

SEIDE.

O mon Pere, o mon Roi,

Le

Le Dieu qui vous inspire a marché devant moi.
Prêt à mourir pour vous, prêt à tout entreprendre,
J'ai prévenu votre ordre.

MAHOMET.

Il eût falu l'attendre.
Qui fait plus qu'il ne doit, ne sçait point me servir.
J'obéïs à mon Dieu; vous, sachez m'obéïr.

PALMIRE.

Ah! Seigneur, pardonnez à son impatience.
Elevés près de vous dans notre tendre enfance,
Les mêmes sentimens nous animent tous deux;
Hélas! mes tristes jours sont assez malheureux.
Loin de vous, loin de lui, j'ai langui prisonnière,
Mes yeux de pleurs noyez s'ouvroient à la lumière;
Empoisonneriez-vous l'instant de mon bonheur?

MAHOMET.

Palmire, c'est assez; je lis dans votre cœur.
Que rien ne vous allarme & rien ne vous étonne.
Allez; malgré les soins de l'Autel & du Trône,
Mes yeux sur vos destins seront toujours ouverts;
Je veillerai sur vous comme sur l'Univers.

A Sei-

A Seide.

Vous, suivez mes Guerriers; & vous, jeune Palmire,
En servant votre Dieu ne craignez que Zopire.

SCENE IV.

MAHOMET, OMAR.

MAHOMET.

Toi, reste, brave Omar; il est tems que mon cœur
De ses derniers replis t'ouvre la profondeur.
D'un siège encor douteux la lenteur ordinaire
Peut retarder ma course & borner ma carrière;
Ne donnons point le tems aux mortels détrompés
De rassurer leurs yeux de tant d'éclat frappés.
Les Préjugés, ami, sont les Rois du Vulgaire.
Tu connois quel Oracle, & quel bruit populaire
Ont promis l'Univers à l'Envoyé d'un Dieu,
Qui, reçu dans la Meque & vainqueur en tout lieu,
Entreroit dans ces Murs en écartant la guerre;
Je viens mettre à profit les erreurs de la Terre.
Mais tandis que les miens par de nouveaux efforts
De ce Peuple inconstant font mouvoir les ressorts;
De quel œil revois-tu Palmire avec Seide?

OMAR.

OMAR.

Parmi tous ces enfans enlevés par Hercide,
Qui, formés sous ton joug & nourris dans ta Loi,
N'ont de Dieu que le tien, n'ont de Pere que toi,
Aucun ne te servit avec moins de scrupule,
N'eut un cœur plus docile, un esprit plus crédule;
De tous tes Musulmans ce sont les plus soumis.

MAHOMET.

Cher Omar, je n'ai point de plus grands ennemis.
Ils s'aiment; c'est assez.

OMAR.

Blâmes-tu leurs tendresses?

MAHOMET.

Ah! connois mes fureurs, & toutes mes faiblesses.

OMAR.

Comment?

MAHOMET.

Tu sçais assez quel sentiment vainqueur
Parmi mes passions règne au fond de mon cœur.
Chargé du soin du Monde, environné d'allarmes,
Je porte l'Encensoir & le Sceptre & les armes;

Ma

Ma vie eſt un combat, & ma frugalité
Aſſervit la nature à mon auſtérité.
J'ai banni loin de moi cette liqueur traîtreſſe,
Qui nourrit des humains la brutale moleſſe;
Dans des Sables brûlans, ſur des Rochers deſerts,
Je ſupporte avec toi l'inclémence des airs.
L'amour ſeul me conſole; il eſt ma récompenſe,
L'objet de mes travaux, l'Idole que j'encenſe,
Le Dieu de Mahomet; & cette paſſion
Eſt égale aux fureurs de mon ambition.
Je préfère en ſecret Palmire à mes Epouſes;
Conçois-tu bien l'excès de mes fureurs jalouſes,
Quand Palmire à mes pieds, par un aveu fatal,
Inſulte à Mahomet, & lui donne un rival?

OMAR.

Et tu n'ès pas vangé?

MAHOMET.

Juge ſi je dois l'être.
Pour le mieux déteſter apprens à le connaître.
De mes deux ennemis apprens tous les forfaits:
Tous deux ſont nés ici du Tyran que je hais.

OMAR.

OMAR.

Quoi! Zopire est leur Pere?

MAHOMET.

Hercide en ma puissance
Remit depuis quinze ans leur malheureuse enfance.
J'ai nourri dans mon sein ces Serpens dangereux;
Déja sans se connaitre ils m'outragent tous deux.
J'attisai de mes mains leurs feux illégitimes.
Le Ciel voulut ici rassembler tous les crimes;
Je veux.... leur Pere vient, ses yeux lancent vers nous
Les regards de la haine & les traits du courroux.
Observe tout, Omar, & qu'avec son escorte
Le vigilant Hercide assiège cette porte.
Revien me rendre compte, & voir s'il faut hâter,
Ou retenir les coups que je dois lui porter.

SCENE V.

ZOPIRE, MAHOMET.

ZOPIRE.

AH quel fardeau cruel à ma douleur profonde!
Moi, recevoir ici cet Ennemi du Monde!

MAHOMET.

Approche, & puisqu'enfin le Ciel veut nous unir,
Voi Mahomet sans crainte, & parle sans rougir.

ZOPIRE.

Je rougis pour toi seul, pour toi dont l'artifice
A traîné ta Patrie au bord du précipice,
Pour toi de qui la main seme ici les forfaits,
Et fait naître la Guerre au milieu de la Paix.
Ton nom seul parmi nous divise les familles,
Les époux, les parens, les meres & les filles;
Et la Trève pour toi n'est qu'un moyen nouveau
Pour venir dans nos cœurs enfoncer le couteau.
La discorde civile est par-tout sur ta trace;
Assemblage inouï de mensonge & d'audace,
Tyran de ton Païs, est-ce ainsi qu'en ce lieu
Tu viens donner la Paix, & m'annoncer un Dieu?

MAHOMET.

Si j'avois à répondre à d'autres qu'à Zopire,
Je ne ferois parler que le Dieu qui m'inspire.
Le glaive & l'Alcoran dans mes sanglantes mains,
Imposeroient silence au reste des humains.
Ma voix feroit sur eux les effets du tonnerre,

Et je verrois leurs fronts attachés à la terre.
M[illegible] te parle en homme; & sans rien déguiser
Je me sens assez grand pour ne pas t'abuser.
Voi quel est Mahomet, nous sommes seuls, écoute.
Je suis ambitieux, tout homme l'est sans doute;
Mais jamais Roi, Pontife, ou Chef, ou Citoyen,
Ne conçut un Projet aussi grand que le mien.
Chaque Peuple à son tour a brillé sur la Terre
Par les Loix, par les Arts, & sur-tout par la Guerre;
Le tems de l'Arabie est à la fin venu.
Ce Peuple généreux, trop long-tems inconnu,
Laissoit dans ses Deserts ensévelir sa gloire;
Voici les jours nouveaux marqués pour la victoire.
Voi du Nord au Midi l'Univers desolé,
La Perse encor sanglante, & son Trône ébranlé,
L'Inde esclave & timide, & l'Egypte abaissée,
Des Murs de Constantin la splendeur éclipsée;
Voi l'Empire Romain tombant de toutes parts,
Ce grand Corps déchiré, dont les membres épars
Languissent dispersés sans honneur & sans vie;
Sur ces débris du Monde élevons l'Arabie.
Il faut un nouveau Culte, il faut de nouveaux fers;
Il faut un nouveau Dieu pour l'aveugle Univers.
En Egypte Oziris, Zotoastre en Asie,

Chez les Crétois Minos, Numa dans l'Italie,
A des Peuples sans mœurs, & sans culte & sans rois,
Donnèrent aisément d'insuffisantes Loix.
Je viens après mille ans changer ces Loix grossières.
J'apporte un joug plus noble aux Nations entières.
J'abolis les faux Dieux, & mon Culte épuré
De ma grandeur naissante est le premier degré.
Ne me reproche point de tromper ma Patrie,
Je détruis sa faiblesse & son idolatrie.
Sous un Roi, sous un Dieu, je viens la réunir;
Et pour la rendre illustre il la faut asservir.

ZOPIRE.

Voilà donc tes desseins! c'est donc toi dont l'audace
De la Terre à ton gré prétend changer la face!
Tu veux, en apportant le carnage & l'effroi,
Commander aux humains de penser comme toi;
Tu ravages le Monde, & tu prétens l'instruire?
Ah! si par des erreurs il s'est laissé séduire,
Si la nuit du Mensonge a pu nous égarer,
Par quels flambeaux affreux veux-tu nous éclairer?
Quel droit as-tu reçu d'enseigner, de prédire,
De porter l'Encensoir & d'affecter l'Empire?

MA-

MAHOMET.

Le droit qu'un eſprit vaſte, & ferme en ſes deſſeins,
A ſur l'eſprit groſſier des vulgaires humains.

ZOPIRE.

Eh quoi! tout Factieux, qui penſe avec courage,
Doit donner aux mortels un nouvel eſclavage?
Il a droit de tromper, s'il trompe avec grandeur?

MAHOMET.

Oui. Je connois ton Peuple, il a beſoin d'erreur.
Ou véritable ou faux, mon Culte eſt néceſſaire.
Que t'ont produit tes Dieux? Quel bien t'ont-ils pu faire?
Quels lauriers vois-tu croître au pied de leurs Autels?
Ta Secte obſcure & baſſe avilit les mortels,
Enerve le courage & rend l'homme ſtupide;
La mienne éleve l'ame & la rend intrépide.
Ma Loi fait des Héros.

ZOPIRE.

Di plutôt des Brigands.
Porte ailleurs tes leçons, l'école des Tyrans.
Va vanter l'impoſture à Médine où tu régnes;
Où tes Maîtres ſéduits marchent ſous tes Enſeignes

Où tu vois tes égaux à tes pieds abatus.

MAHOMET.

Des égaux! de long-tems Mahomet n'en a plus.
Je fais trembler la Meque, & je règne à Médine;
Croi-moi, reçoi la Paix, si tu crains ta ruïne.

ZOPIRE.

La paix est dans ta bouche, & ton cœur en est loin;
Penses-tu me tromper?

MAHOMET.

Je n'en ai pas besoin.
C'est le faible qui trompe, & le puissant commande.
Demain j'ordonnerai ce que je te demande;
Demain je peux te voir à mon joug asservi;
Aujourd'hui Mahomet veut être ton ami.

ZOPIRE.

Nous amis! nous? cruel! ah quel nouveau prestige!
Connois-tu quelque Dieu qui fasse un tel prodige?

MAHOMET.

J'en connois un puissant & toujours écouté,
Qui te parle avec moi.

ZOPIRE.

Qui?

MAHOMET.

La néceſſité,

Ton intérêt.

ZOPIRE.

Avant qu'un tel nœud nous raſſemble,
Les Enfers & les Cieux ſeront unis enſemble.
L'interêt eſt ton Dieu, le mien eſt l'Equité;
Entre ces ennemis il n'eſt point de Traité.
Quel ſeroit le ciment, répond-moi, ſi tu l'oſes,
De l'horrible amitié qu'ici tu me propoſes?
Répond, eſt-ce ton fils que mon bras te ravit?
Eſt-ce le ſang des miens que ta main répandit?

MAHOMET.

Oui. Ce ſont tes fils même. Oui, connois un myſtère,
Dont ſeul dans l'Univers je ſuis dépoſitaire:
Tu pleures tes Enfans, ils reſpirent tous deux.

ZOPIRE.

Ils vivroient! qu'as-tu dit? ô Ciel! ô jour heureux!
Ils vivroient! c'eſt de toi qu'il faut que je l'apprenne!

MAHOMET.

Elevés dans mon Camp tous deux ſont dans ma chaîne.

ZOPIRE.

Mes enfans dans tes fers! ils pourroient te ſervir!

MAHOMET.

Mes bienfaiſantes mains ont daigné les nourrir.

ZOPIRE.

Quoi! tu n'as point ſur eux étendu ta colère?

MAHOMET.

Je ne les punis point des fautes de leur Pere.

ZOPIRE.

Acheve, éclairci-moi, parle, quel eſt leur ſort?

MAHOMET.

Je tiens entre mes mains & leur vie & leur mort;
Tu n'as qu'à dire un mot, & je t'en fais l'arbitre.

ZOPIRE.

Moi, je puis les ſauver! à quel prix? à quel titre?
Faut-il donner mon ſang? faut-il porter leurs fers?

MAHOMET.

Non. Mais il faut m'aider à dompter l'Univers.
Il faut rendre la Meque, abandonner ton Temple,
De la crédulité donner à tous l'exemple:
Annoncer l'Alcoran aux Peuples effrayés,
Me servir en Prophête, & tomber à mes pieds:
Je te rendrai ton fils, & je serai ton gendre.

ZOPIRE.

Mahomet, je suis pere & je porte un cœur tendre.
Après quinze ans d'ennuis retrouver mes enfans,
Les revoir, & mourir dans leurs embrassemens,
C'est le premier des biens pour mon ame attendrie.
Mais s'il faut à ton Culte asservir ma Patrie,
Ou de ma propre main les immoler tous deux;
Connoi-moi, Mahomet, mon choix n'est pas douteux.
Adieu.

MAHOMET *seul.*

Fier Citoyen, Vieillard inéxorable,
Je serai plus que toi, cruel impitoyable.

SCENE VI.

MAHOMET, OMAR.

OMAR.

Mahomet, il faut l'être, ou nous sommes perdus:
Les secrets des Tyrans me sont déja vendus,
Demain la Trève expire, & demain l'on t'arrête;
Demain Zopire est Maître, & fait tomber ta tête.
La moitié du Sénat vient de te condamner,
N'osant pas te combattre on t'ose assassiner.
Ce meurtre d'un Héros, ils le nomment supplice,
Et ce complot obscur, ils l'appellent justice.

MAHOMET.

Ils sentiront la mienne. Ils verront ma fureur;
La persécution fit toujours ma grandeur.
Zopire périra.

OMAR.

Cette tête funeste,
En tombant à tes pieds, fera fléchir le reste.
Mais ne pers point de tems.

MA-

MAHOMET.

Mais, malgré mon courroux,
Je dois cacher la main qui va lancer les coups,
Et détourner de moi les soupçons du vulgaire.

OMAR.

Il est trop méprisable.

MAHOMET.

Il faut pourtant lui plaire.
Et j'ai besoin d'un bras, qui par ma voix conduit,
Soit seul chargé du meurtre, & m'en laisse le fruit.

OMAR.

Pour un tel attentat je réponds de Seide.

MAHOMET.

De lui?

OMAR.

C'est l'instrument d'un pareil homicide.
Otage de Zopire, il peut seul aujourd'hui
L'aborder en secret, & te vanger de lui.
Tes autres Favoris zélés avec prudence,
Pour s'exposer à tout ont trop d'expérience;

Ils ſont tous dans cet âge où la maturité
Fait tomber le bandeau de la crédulité.
Il faut un cœur plus ſimple, aveugle avec courage,
Un Eſprit amoureux de ſon propre eſclavage.
La jeuneſſe eſt le tems de ces illuſions,
Seide eſt tout en proye aux ſuperſtitions;
C'eſt un Lion docile à la voix qui le guide.

MAHOMET.

Le frere de Palmire?

OMAR.

Oui, lui-même. Oui, Seide,
De ton fier ennemi le fils audacieux,
De ſon Maître offenſé rival inceſtueux.

MAHOMET.

Je déteſte Seide, & ſon nom ſeul m'offenſe;
La cendre de mon fils me crie encor vengeance.
Mais tu connois l'objet de mon fatal amour;
Tu connois dans quel ſang elle a puiſé le jour.
Tu vois que dans ces lieux environnés d'abîmes,
Je viens chercher un Trône, un Autel, des Victimes;
Qu'il faut d'un Peuple fier enchanter les eſprits;
Qu'il faut perdre Zopire & perdre encor ſon fils.

Al-

Allons, consultons bien mon interêt, ma haine,
L'amour, l'indigne amour, qui malgré moi m'entraîne,
Et la Religion à qui tout est soumis,
Et la nécessité par qui tout est permis.

Fin du second Acte.





ACTE TROISIEME.

SCENE I.

SEIDE, PALMIRE.

PALMIRE

Demeure. Quel eſt donc ce ſecret Sacrifice?
Quel ſang a demandé l'éternelle Juſtice?
Ne m'abandonne pas.

SEIDE.

Dieu daigne m'appeller.
Mon bras doit le ſervir, mon cœur va lui parler.
Omar veut à l'inſtant par un Serment terrible
M'attacher de plus près à ce Maître invincible.
Je vais jurer à Dieu de mourir pour ſa Loi,
Et mes ſeconds ſermens ne feront que pour toi.

PALMIRE.

D'où vient qu'à ce ſerment je ne ſuis point préſente?

Si

Si je t'accompagnois, j'aurois moins d'épouvante.
Omar, ce même Omar, loin de me consoler,
Parle de trahison, de sang prêt à couler,
Des fureurs du Sénat, des complots de Zopire.
Les feux sont allumés, bien-tôt la Trève expire.
Le fer cruel est prêt, on s'arme, on va frapper,
Le Pontife l'a dit, il ne peut nous tromper.
Je crains tout de Zopire, & je crains pour Seide.

SEIDE.

Croirai-je que Zopire ait un cœur si perfide!
Ce matin comme ôtage à ses yeux présenté,
J'admirois sa noblesse & son humanité.
Je sentois qu'en secret une force inconnue;
Enlevoit jusqu'à lui mon ame prévenue.
Soit respect pour son nom, soit qu'un dehors heureux
Me cachât de son cœur les replis dangereux;
Soit que dans ces momens où je t'ai rencontrée,
Mon ame toute entière à son bonheur livrée,
Oubliant ses douleurs, & chassant tout effroi,
Ne connût, n'entendît, ne vît plus rien que toi;
Je me trouvois heureux d'être auprès de Zopire.
Je le hais d'autant plus, qu'il m'avoit sçu séduire;
Mais, malgré le courroux dont je dois m'animer,

Qu'il

Qu'il est dur de haïr ceux qu'on vouloit aimer !

PALMIRE.

Ah ! que le Ciel en tout a joint nos destinées !
Qu'il a pris soin d'unir nos ames enchaînées !
Helas ! sans mon amour, sans ce tendre lien,
Sans cet instinct charmant qui joint mon cœur au tien,
Sans la Religion que Mahomet m'inspire,
J'aurois eu des remords en accusant Zopire.

SEIDE.

Laissons ces vains remords, & nous abandonnons
A la voix de ce Dieu qu'à l'envi nous servons.
Je sors. Il faut prêter ce serment redoutable ;
Le Dieu qui m'entendra nous sera favorable ;
Et le Pontife Roi, qui veille sur nos jours,
Benira de ses mains de si chastes amours.
Adieu. Pour être à toi, je vais tout entreprendre.

SCE-



SCENE II.

PALMIRE.

D'Un noir pressentiment je ne puis me défendre.
Cet amour dont l'idée avoit fait mon bonheur,
Ce jour tant souhaitté me semble un jour d'horreur.
Quel est donc ce serment qu'on attend de Seide?
Tout m'est suspect ici; Zopire m'intimide.
J'invoque Mahomet, & cependant mon cœur
Eprouve à son nom même une secrette horreur.
Dans les profonds respects que ce Héros m'inspire,
Je sens que je le crains presqu'autant que Zopire.
Délivre-moi, grand Dieu, de ce trouble où je suis.
Craintive je te sers, aveugle je te suis;
Helas! daigne essuyer les pleurs où je me noye.



SCENE III.

MAHOMET, PALMIRE.

PALMIRE.

C'Est vous qu'à mon secours un Dieu propice envoye,
Seigneur. Sauvez Seide.

MAHOMET.

Eh quel eſt cet effroi?
Et que craint-on pour lui, quand on eſt près de moi?

PALMIRE.

O Ciel! vous redoublez la douleur qui m'agite.
Quel prodige inouï! votre ame eſt interdite,
Mahomet eſt troublé pour la première fois.

MAHOMET.

Je devrois l'être au moins du trouble où je vous vois.
Eſt-ce ainſi qu'à mes yeux votre ſimple innocence
Oſe avouer un feu, qui peut-être m'offenſe?
Votre cœur a-t-il pu, ſans être épouvanté,
Avoir un ſentiment que je n'ai pas dicté?
Ce cœur que j'ai formé n'eſt-il plus qu'un rebelle,
Ingrat à mes bienfaits, à mes loix infidelle?

PALMIRE.

Que dites-vous? ſurpriſe & tremblante à vos pieds,
Je baiſſe en frémiſſant mes regards effrayés.
Eh quoi! n'avez-vous pas daigné dans ce lieu même
Vous rendre à nos ſouhaits, & conſentir qu'il m'aime?

Ces

Ces nœuds, ces chastes nœuds, que Dieu formoit
en nous,
Sont un lien de plus qui nous attache à vous.

MAHOMET.

Redoutez des liens formés par l'imprudence.
Le crime quelquefois suit de près l'innocence.
Le cœur peut se tromper, l'amour & ses douceurs
Pourront coûter, Palmire, & du sang & des pleurs.

PALMIRE.

N'en doutez pas, mon sang couleroit pour Seide.

MAHOMET.

Vous l'aimez à ce point?

PALMIRE.

Depuis le jour qu'Hercide
Nous soumit l'un & l'autre à votre joug sacré,
Cet instinct tout-puissant de nous même ignoré
Devançant la raison, croissant avec notre âge,
Du Ciel, qui conduit tout, fut le secret ouvrage.
Nos penchans, dites-vous, ne viennent que de lui.
Dieu ne sauroit changer; pourroit-il aujourd'hui
Réprouver un amour que lui-même il fit naître?
Ce qui fut innocent peut-il cesser de l'être?

Pourrai-je être coupable?

MAHOMET.

Oui. Vous devez trembler.
Attendez les ſecrets que je dois révéler;
Attendez que ma voix veuille enfin vous apprendre
Ce qu'on peut approuver, ce qu'on doit ſe défendre.
Ne croyez que moi ſeul.

PALMIRE.

Eh qui croire que vous?
Eſclave de vos loix, ſoumiſe à vos genoux,
Mon cœur d'un ſaint reſpect ne perd point l'habitude.

MAHOMET.

Trop de reſpect ſouvent mene à l'ingratitude.

PALMIRE.

Non, ſi de vos bienfaits je perds le ſouvenir,
Que Seide à vos yeux s'empreſſe à m'en punir!

MAHOMET.

Seide!

PALMIRE.

Ah! quel courroux arme votre œil ſévère?

MA-

MAHOMET.

Allez, rassûrez-vous, je n'ai point de colère.
C'est éprouver assez vos sentimens secrets;
Reposez-vous sur moi de vos vrais interêts.
Je suis digne du moins de votre confiance;
Vos destins dépendront de votre obéïssance.
Si j'eus soin des vos jours, si vous m'appartenez,
Méritez des bienfaits qui vous sont destinés.
Quoi que la voix du Ciel ordonne de Seide,
Affermissez ses pas où son devoir le guide:
Qu'il garde ses sermens, qu'il soit digne de vous.

PALMIRE.

N'en doutez point, mon Pere, il les remplira tous.
Je réponds de son cœur, ainsi que de moi-même;
Seide vous adore encor plus qu'il ne m'aime.
Il voit en vous son Roi, son Pere, son Appui;
J'en atteste à vos pieds l'amour que j'ai pour lui.
Je cours à vous servir encourager son ame.



SCENE IV.

MAHOMET *seul.*

QUoi! je suis malgré moi confident de sa flâme?
Quoi! sa naïveté, confondant ma fureur,
Enfonce innocemment le poignard dans mon cœur?
Pere, enfans, destinés au malheur de ma vie,
Race toujours funeste, & toujours ennemie,
Vous allez éprouver dans cet horrible jour
Ce que peut à la fois ma haine & mon amour.



SCENE V.

MAHOMET, OMAR.

OMAR.

ENfin, voici le tems & de ravir Palmire,
Et d'envahir la Meque, & de punir Zopire.
Sa mort seule à tes pieds mettra nos Citoyens;
Tout est desespéré si tu ne le préviens.
Le seul Seide ici te peut servir sans doute;
Il voit souvent Zopire, il lui parle, il l'écoute.

Tu

Tu vois cette retraite, & cet obſcur détour,
Qui peut de ton Palais conduire à ſon ſéjour.
Là, cette nuit Zopire à ſes Dieux fantaſtiques
Offre un encens frivole, & des vœux chimériques.
Là, Seïde, enyvré du zèle de ta Loi,
Va l'immoler au Dieu qui lui parle par toi.

MAHOMET.

Qu'il l'immole; il le faut; il eſt né pour le crime.
Qu'il en ſoit l'inſtrument, qu'il en ſoit la victime.
Ma vengeance, mes feux, ma Loi, ma ſûreté,
L'irrévocable arrêt de la Fatalité;
Tout le veut. Mais crois-tu que ſon jeune courage,
Nourri du Fanatiſme, en ait toute la rage?

OMAR.

Lui ſeul étoit formé pour remplir ton deſſein.
Palmire à te ſervir excite encor ſa main.
L'amour, le Fanatiſme, aveuglent ſa jeuneſſe;
Il ſera furieux à force de faibleſſe.

MAHOMET.

Par les nœuds des ſermens as-tu lié ſon cœur?

OMAR.

Du plus saint appareil la ténébreuse horreur,
Les Autels, les sermens, tout enchaîne Seide.
J'ai mis un fer sacré dans sa main parricide,
Et la Religion le remplit de fureur.
Il vient.



SCENE VI.

MAHOMET, OMAR, SEIDE.

MAHOMET.

ENfant d'un Dieu qui parle à votre cœur,
Ecoutez par ma voix sa volonté suprême;
Il faut vanger son Culte, il faut vanger Dieu même.

SEIDE.

Roi, Pontife & Prophête à qui je suis voué,
Maître des Nations par le Ciel avoué,
Vous avez sur mon être une entière puissance;
Eclairez seulement ma docile ignorance.
Un mortel vanger Dieu!

MAHOMET.

C'eſt par vos faibles mains
Qu'il veut épouvanter les profanes humains.

SEIDE.

Ah! ſans doute ce Dieu, dont vous êtes l'image,
Va d'un combat illuſtre honorer mon courage.

MAHOMET.

Faites ce qu'il ordonne, il n'eſt point d'autre honneur.
De ſes Decrets divins aveugle éxécuteur,
Adorez, & frappez; vos mains ſeront armées
Par l'Ange de la Mort & le Dieu des Armées.

SEIDE.

Parlez: quels ennemis vous faut-il immoler?
Quel Tyran faut-il perdre, & quel ſang doit couler?

MAHOMET.

Le ſang du Meurtrier que Mahomet abhorre:
Qui nous perſécuta, qui nous pourſuit encore:
Qui combattit mon Dieu, qui maſſacra mon fils:
Le ſang du plus cruel de tous nos ennemis:
De Zopire.

SEIDE.

De lui ! quoi mon bras ?

MAHOMET.

Téméraire,

On devient ſacrilège alors qu'on délibère.
Loin de moi les mortels aſſez audacieux
Pour juger par eux-mêmes, & pour voir par leurs yeux.
Quiconque oſe penſer n'eſt pas né pour me croire.
Obéïr en ſilence eſt votre ſeule gloire.
Savez-vous qui je ſuis ? Savez-vous en quels lieux
Ma voix vous a chargé des volontés des Cieux ?
Si, malgré ſes erreurs & ſon idolatrie,
Des Peuples d'Orient la Meque eſt la Patrie ;
Si ce Temple du Monde eſt promis à ma Loi ;
Si Dieu m'en a créé le Pontife & le Roi ;
Si la Meque eſt ſacrée, en ſavez-vous la cauſe ?
Ibrahim y naquit, & ſa cendre y repoſe (*) ;
Ibrahim, dont le bras docile à l'Eternel
Traîna ſon fils unique aux marches de l'Autel,
Etouffant pour ſon Dieu les cris de la Nature.

Et

(*) Les Muſulmans croyent avoir à la Meque le Tombeau d'Abraham.

Et quand ce Dieu par vous veut vanger ſon injure,
Quand je demande un ſang à lui ſeul adreſſé,
Quand Dieu vous a choiſi, vous avez balancé!
Allez vil Idolâtre, & né pour toujours l'être,
Indigne Muſulman, chercher un autre Maître.
Le prix étoit tout prêt, Palmire étoit à vous;
Mais vous bravez Palmire & le Ciel en courroux.
Lâche & faible inſtrument des vengeances ſuprêmes,
Les traits que vous portez vont tomber ſur vous-même;
Fuyez, ſervez, rampez ſous mes fiers ennemis.

SEIDE.

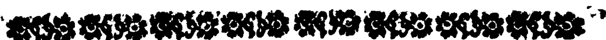
Je crois entendre Dieu; tu parles, j'obéis.

MAHOMET.

Obéiſſez, frappez: teint du ſang d'un impie,
Méritez par ſa mort une éternelle vie.

A Omar.

Ne l'abandonne pas; &, non loin de ces lieux,
Sur tous ſes mouvemens ouvre toujours les yeux.



SCENE VII.

SEIDE *seul.*

IMmoler un Vieillard, de qui je suis l'ôtage,
Sans armes, sans défense, appesanti par l'âge!
N'importe; une Victime amenée à l'Autel,
Y tombe sans défense, & son sang plaît au Ciel.
Enfin, Dieu m'a choisi pour ce grand sacrifice;
J'en ai fait le serment; il faut qu'il s'accomplisse.
Venez à mon secours, ô Vous, de qui les bras
Aux Tyrans de la Terre ont donné le trépas,
Ajoûtez vos fureurs à mon zèle intrépide,
Affermissez ma main saintement homicide.
Ange de Mahomet, Ange exterminateur,
Mets ta férocité dans le fond de mon cœur.
Ah! que vois-je?

SCE-

SCENE VIII.

ZOPIRE, SEIDE.

ZOPIRE.

A mes yeux tu te troubles, Seide!
Voi d'un œil plus content le dessein qui me guide;
Otage infortuné que le sort m'a remis,
Je te vois à regret parmi mes ennemis.
La Trève a suspendu le moment du carnage,
Ce torrent retenu peut s'ouvrir un passage.
Je ne t'en dis pas plus; mais mon cœur, malgré moi,
A frémi des dangers assemblés près de toi.
Cher Seide, en un mot, dans cette horreur publique,
Souffre que ma maison soit ton azyle unique.
Je réponds de tes jours, ils me sont précieux;
Ne me refuse pas.

SEIDE.

O mon devoir! ô Cieux!
Ah! Zopire, est-ce vous qui n'avez d'autre envie
Que de me protéger, de veiller sur ma vie?
Prêt à verser son sang, qu'ai-je ouï! qu'ai-je vu!

Par-

Pardonne, Mahomet, tout mon cœur s'eſt ému.

ZOPIRE.

De ma pitié pour toi tu t'étonnes peut-être ;
Mais enfin je ſuis homme, & c'eſt aſſez de l'être
Pour aimer à donner ſes ſoins compatiſſans,
A des cœurs malheureux que l'on croit innocens.
Exterminez, grands Dieux, de la Terre où nous ſommes
Quiconque avec plaiſir répand le ſang des hommes !

SEIDE.

Que ce langage eſt cher à mon cœur combattu !
L'ennemi de mon Dieu connoît donc la vertu !

ZOPIRE.

Tu la connois bien peu, puisque tu t'en étonnes.
Mon fils, à quelle erreur helas tu t'abandonnes !
Ton eſprit faſciné par les Loix d'un Tyran,
Penſe que tout eſt crime hors d'être Muſulman.
Cruellement docile aux leçons de ton Maître,
Tu m'avois en horreur avant de me connaître ;
Avec un joug de fer, un affreux préjugé
Tient ton cœur innocent dans le piège engagé.
Je pardonne aux erreurs où Mahomet t'entraîne.

Mais

Mais peux-tu croire un Dieu qui commande la haine?

SEIDE.

Ah! je sens qu'à ce Dieu je vais desobéïr;
Non, Seigneur, non, mon cœur ne sauroit vous haïr.

ZOPIRE.

Helas! plus je lui parle & plus il m'intéresse,
Son âge, sa candeur, ont surpris ma tendresse.
Se peut-il qu'un Soldat de ce Monstre imposteur
Ait trouvé, malgré lui, le chemin de mon cœur!
Quel es-tu? de quel sang les Dieux t'ont-ils fait naître?

SEIDE.

Je n'ai point de parens, Seigneur, je n'ai qu'un Maître,
Que jusqu'à ce moment j'avois toujours servi;
Mais qu'en vous écoutant ma faiblesse a trahi.

ZOPIRE.

Quoi! tu ne connois point de qui tu tiens la vie?

SEIDE.

Son Camp fut mon berceau, son Temple est ma Patrie.

Je

Je n'en connois point d'autre ; & parmi ces enfans,
Qu'en tribut à mon Maître on offre tous les ans,
Nul n'a plus que Seide éprouvé sa clémence.

ZOPIRE.

Je ne puis le blâmer de sa reconnoissance.
Oui, les bienfaits, Seide, ont des droits sur un cœur.
Ciel! pourquoi Mahomet fut-il son bienfaiteur?
Il t'a servi de Pere, aussi-bien qu'à Palmire;
D'où vient que tu frémis, & que ton cœur soupire?
Tu détournes de moi ton regard égaré,
De quelque grand remords tu sembles déchiré.

SEIDE.

Eh qui n'en auroit pas dans ce jour effroyable?

ZOPIRE.

Si tes remords sont vrais, ton cœur n'est plus coupable.
Vien, le sang va couler, je veux sauver le tien.

SEIDE.

Juste Ciel! & c'est moi qui répandrois le sien!
O sermens! O Palmire! O vous Dieu des vengeances!

ZOPIRE.

Remets-toi dans mes mains, tremble, si tu balances;
Pour la dernière fois, vien, ton sort en dépend.



SCENE IX.

ZOPIRE, SEIDE, OMAR, Suite.

OMAR *entrant avec précipitation.*

Traître, que faites-vous? Mahomet vous attend.

SEIDE.

Où suis-je? ô Ciel! où suis-je, & que dois-je résoudre?
D'un & d'autre côté je vois tomber la foudre.
Où courir? où porter un trouble si cruel?
Où fuir?

OMAR.

Aux pieds du Roi qu'a choisi l'Eternel.

SEIDE.

Oui, j'y cours abjurer un serment que j'abhorre.



SCENE X.

ZOPIRE, PHANOR.

ZOPIRE.

AH! Seide, où vas-tu? mais il me fuit encore.
Il sort desespéré, frappé d'un sombre effroi;
Et mon cœur qui le suit s'échappe loin de moi.
Ses remords, ma pitié, son aspect, son absence,
A mes sens déchirés font trop de violence;
Suivons ses pas.



SCENE XI.

ZOPIRE, PHANOR.

PHANOR.

Lisez ce Billet important,
Qu'un Arabe en secret m'a donné dans l'instant.

ZOPIRE.

Hercide! qu'ai-je lu? Grands Dieux, votre clémence

Répare-t-elle enfin soixante ans de souffrance?
Hercide veut me voir! lui dont le bras cruel
Arracha mes enfans à ce sein paternel.
Ils vivent! Mahomet les tient sous sa puissance,
Et Seïde & Palmire ignorent leur naissance!
Mes enfans! tendre espoir, que je n'ose écouter;
Je suis trop malheureux, je crains de me flatter.
Pressentimens confus, faut-il que je vous croye?
O mon sang! où porter mes larmes & ma joye?
Mon cœur ne peut suffire à tant de mouvemens;
Je cours, & je suis prêt d'embrasser mes enfans.
Je m'arrête, j'hésite, & ma douleur craintive
Prête à la voix du sang une oreille attentive.
Allons. Voyons Hercide au milieu de la nuit;
Qu'il soit sous cette voûte en secret introduit
Au pieds de cet Autel, où les pleurs de ton Maître
Ont fatigué des Dieux qui s'appaisent peut-être.
Dieux, rendez-moi mes fils, Dieux rendez aux vertus
Deux cœurs nés généreux qu'un traître a corrompus.
S'ils ne sont point à moi, si telle est ma misère,
Je les veux adopter, je veux être leur pere.

Fin du troisième Acte.

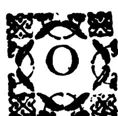


ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

MAHOMET, OMAR.

OMAR.



Oui, de ce grand secret la trame est découverte;
Ta gloire est en danger, ta tombe est entr'ouverte.
Seide obéïra; mais avant que son cœur,
Raffermi par ta voix, eût reprit sa fureur,
Seide a révélé cet horrible mystère

MAHOMET.

O Ciel!

OMAR.

Hercide l'aime: il lui tient lieu de pere.

MAHOMET.

Eh bien, que pense Hercide?

OMAR.

Il paroît effrayé,

Il semble pour Zopire avoir quelque pitié.

MAHOMET.

Hercide est faible. Ami, le faible est bien-tôt traître;
Qu'il tremble, il est chargé du secret de son Maître.
Je sai comme on écarte un témoin dangereux.
Suis-je en tout obéï?

OMAR.

J'ai fait ce que tu veux.

MAHOMET.

Préparons donc le reste. Il faut que dans une heure
On nous traîne au supplice, ou que Zopire meure.
S'il meurt, c'en est assez; tout ce Peuple éperdu
Adorera mon Dieu qui m'aura défendu.
Voilà le premier pas; mais si-tôt que Seide
Aura rougi ses mains de ce grand homicide,
Réponds-tu qu'au trépas Seide soit livré?
Réponds-tu du poison qui lui fut préparé?

OMAR.

N'en doute point.

MAHOMET.

Il faut que nos myſtères ſombres
Soient cachés dans la mort, & couverts de ſes ombres.
Mais tout prêt à frapper, prêt à percer le flanc
Dont Palmire a tiré la ſource de ſon ſang,
Prend ſoin de redoubler ſon heureuſe ignorance.
Epaiſſiſſons la nuit qui voile ſa naiſſance,
Pour ſon propre interêt, pour moi, pour mon bonheur.
Mon triomphe en tout tems eſt fondé ſur l'erreur.
Elle naquit en vain de ce ſang que j'abhorre.
On n'a point de parens alors qu'on les ignore.
Les cris du ſang, ſa force & ſes impreſſions,
Des cœurs toujours trompés ſont les illuſions.
La nature à mes yeux n'eſt rien que l'habitude;
Celle de m'obéir fit ſon unique étude.
Je lui tiens lieu de tout. Qu'elle paſſe en mes bras
Sur la cendre des ſiens qu'elle ne connoît pas.
Son cœur même en ſecret, ambitieux peut-être,
Sentira quelque orgueil à captiver ſon Maître.

Mais

Mais déja l'heure approche où Seide en ces lieux
Doit m'immoler son pere à l'aspect de ses Dieux.
Retirons-nous.

OMAR.

Tu vois sa démarche égarée;
De l'ardeur d'obéïr son ame est devorée.



SCENE II.

MAHOMET & OMAR *sur le devant, mais retirés de côté.* SEIDE *dans le fond.*

SEIDE.

IL le faut donc remplir ce terrible devoir?

MAHOMET.

Viens & par d'autres coups assûrons mon pouvoir.

Il sort avec Omar.

SEIDE *seul.*

A tout ce qu'ils m'ont dit je n'ai rien à répondre.
Un mot de Mahomet suffit pour me confondre.
Mais quand il m'accabloit de cette sainte horreur,

La persuasion n'a point rempli mon cœur.
Si le Ciel a parlé, j'obéirai sans doute.
Mais quelle obéïssance! ô Ciel, & qu'il en coûte!



SCENE III.

SEIDE, PALMIRE.

SEIDE.

PAlmire, que veux-tu? quel funeste transport?
Qui t'amene en ces lieux consacrés à la mort?

PALMIRE.

Seide, la frayeur & l'amour sont mes guides;
Mes pleurs baignent tes mains saintement homicides.
Quel sacrifice horrible, helas! faut-il offrir?
A Mahomet, à Dieu, tu vas donc obéïr?

SEIDE.

O de mes sentimens Souveraine adorée,
Parlez, déterminez ma fureur égarée;
Eclairez mon esprit, & conduisez mon bras;
Tenez-moi lieu d'un Dieu que je ne comprends pas.

Pour-

Pourquoi m'a-t-il choisi? Ce terrible Prophête
D'un ordre irrévocable est-il donc l'interprête?

PALMIRE.

Tremblons d'éxaminer. Mahomet voit nos cœurs,
Il entend nos soupirs, il observe mes pleurs.
Chacun redoute en lui la Divinité même;
C'est tout ce que je sçai, le doute est un blasphême,
Et le Dieu qu'il annonce avec tant de hauteur,
Seide, est le vrai Dieu, puisqu'il le rend vainqueur.

SEIDE.

Il l'est; puisque Palmire & le croit & l'adore.
Mais mon esprit confus ne conçoit point encore
Comment ce Dieu si bon, ce Pere des humains,
Pour un meurtre effroyable a réservé mes mains.
Je ne le sçai que trop, que mon doute est un crime,
Qu'un Prêtre sans remords égorge sa victime,
Que par la voix du Ciel Zopire est condamné,
Qu'à soutenir ma Loi j'étois prédestiné.
Mahomet s'expliquoit, il a falu me taire;
Et, tout fier de servir la céleste colère,
Sur l'ennemi de Dieu je portois le trépas;
Un autre Dieu peut-être à retenu mon bras.

Du moins lorsque j'ai vu ce malheureux Zopire,
De ma Religion j'ai ſenti moins l'empire.
Vainement mon devoir au meurtre m'appelloit,
A mon cœur éperdu l'humanité parloit.
Mais avec quel courroux, avec quelle tendreſſe
Mahomet de mes ſens accuſe la faibleſſe!
Avec quelle grandeur & quelle autorité,
Sa voix vient d'endurcir ma ſenſibilité!
Que la Religion eſt terrible & puiſſante!
J'ai ſenti la fureur en mon cœur renaiſſante;
Palmire, je ſuis faible, & du meurtre effrayé.
De ces ſaintes fureurs je paſſe à la pitié,
De ſentimens confus une foule m'aſſiège;
Je crains d'être barbare ou d'être ſacrilège.
Je ne me ſens point fait pour être un aſſaſſin.
Mais quoi! Dieu me l'ordonne, & j'ai promis ma main.
J'en verſe encor des pleurs de douleur & de rage;
Vous me voyez, Palmire, en proye à cet orage,
Nageant dans le reflux des contrariétés,
Qui pouſſe & qui retient mes faibles volontés.
C'eſt à vous de fixer mes fureurs incertaines;
Nos cœurs ſont réunis par les plus fortes chaînes.
Mais ſans ce ſacrifice à mes mains impoſé,

Le

Le nœud qui nous unit est à jamais brisé.
Ce n'est qu'à ce seul prix que j'obtiendrai Palmire.

PALMIRE.

Je suis le prix du sang du malheureux Zopire!

SEIDE.

Le Ciel & Mahomet ainsi l'ont arrêté.

PALMIRE.

L'amour est-il donc fait pour tant de cruauté?

SEIDE.

Ce n'est qu'au meurtrier que Mahomet te donne.

PALMIRE.

Quelle effroyable dot!

SEIDE.

Mais si le Ciel l'ordonne.
Si je sers & l'amour & la Religion.

PALMIRE.

Helas!

SEIDE.

Vous connoissez la malédiction
Qui punit à jamais la desobéïssance.

PAL-

PALMIRE.

Si Dieu même en tes mains a remis ſa vengeance,
S'il éxige le ſang que ta bouche a promis.

SEIDE.

Eh bien, pour être à toi que faut-il?

PALMIRE.

Je frémis.

SEIDE.

Je t'entends, ſon arrêt eſt parti de ta bouche.

PALMIRE.

Qui moi?

SEIDE.

Tu l'as voulu.

PALMIRE.

Dieux, quel arrêt farouche!
Que t'ai-je dit?

SEIDE.

Le Ciel vient d'emprunter ta voix;
C'eſt ſon dernier Oracle, & j'accomplis ſes loix.
Voici l'heure où Zopire à cet Autel funeſte

Doit

Doit prier en secret des Dieux que je déteste.
Palmire, éloigne-toi.

PALMIRE.

Je ne puis te quitter.

SEIDE.

Ne voi point l'attentat qui va s'éxécuter;
Ces momens sont affreux. Va, fui, cette retraite
Est voisine des lieux qu'habite le Prophête.
Va, dis-je.

PALMIRE.

Ce Vieillard va donc être immolé!

SEIDE.

De ce grand sacrifice ainsi l'ordre est réglé.
Il le faut de ma main traîner sur la poussière,
De trois coups dans le sein lui ravir la lumière,
Renverser dans son sang cet Autel dispersé.

PALMIRE.

Lui mourir par tes mains! tout mon sang s'est glacé.
Le voici. Juste Ciel. . . . . .

Le fond du Théatre s'ouvre. On voit un Autel.

SCE-



SCENE IV.

SEIDE, PALMIRE *sur le devant.*

ZOPIRE *près de l'Autel.*

O Dieux de ma Patrie,
Dieux prêts à succomber sous une Secte impie,
C'est pour vous même ici que ma débile voix,
Vous implore aujourd'hui pour la dernière fois.
La Guerre va renaître, & ses mains meurtrières
De cette faible Paix vont briser les barrières.
Dieux, si d'un Scélérat vous respectez le sort.

SEIDE *à Palmire.*

Tu l'entends qui blasphême?

ZOPIRE.

Accordez-moi la mort.
Mais rendez-moi mes fils à mon heure dernière,
Que j'expire en leurs bras, qu'ils ferment ma paupière.
Helas! si j'en croyois mes secrets sentimens,
Vos mains en ces lieux ont conduit mes enfans.

PAL-

PALMIRE *à Seide.*

Que dit-il? Ses enfans!

ZOPIRE.

O mes Dieux que j'adore,
Je mourrois du plaisir de les revoir encore.
Arbitres des destins, daignez veiller sur eux;
Qu'ils pensent comme moi, mais qu'ils soient plus heureux!

SEIDE.

Il court à ses faux Dieux! frappons.

Il tire son poignard.

PALMIRE.

Que vas-tu faire?
Helas!

SEIDE.

Servir le Ciel, te mériter, te plaire.
Ce glaive à notre Dieu vient d'être consacré.
Que l'ennemi de Dieu soit par lui massacré!
Marchons. Ne vois-tu pas dans ces demeures sombres
Ces traits de sang, ce Spectre, & ces errantes Ombres?

PAL-

PALMIRE.

Que dis-tu!

SEIDE.

Je vous ſuis, Miniſtres du trépas,
Vous me montrez l'Autel, vous conduiſez mon bras.
Allons.

PALMIRE.

Non, trop d'horreur entre nous deux s'aſſemble.
Demeure.

SEIDE.

Il n'eſt plus tems, avançons; l'Autel tremble.

PALMIRE.

Le Ciel ſe manifeſte, il n'en faut pas douter.

SEIDE.

Me pouſſe-t-il au meurtre, ou veut-il m'arrêter?
Du Prophête de Dieu la voix ſe fait entendre.
Il me reproche un cœur trop fléxible & trop tendre.
Palmire!

PALMIRE.

Eh bien.

SEIDE.

Au Ciel adreſſez tous vos vœux.
Je vais frapper.

Il ſort & va derrière l'Autel où eſt Zopire.

PALMIRE *ſeule.*

Je meurs. O moment douloureux!
Quelle effroyable voix dans mon ame s'élève?
D'où vient que tout mon ſang malgré moi ſe ſoulève?
Si le Ciel veut un meurtre eſt-ce à moi d'en juger?
Eſt-ce à moi de m'en plaindre & de l'interroger?
J'obéis. D'où vient donc que le remords m'accable?
Ah! quel cœur ſçait jamais s'il eſt juſte ou coupable?
Je me trompe, ou les coups ſont portés cette fois;
J'entends les cris plaintifs d'une mourante voix.
Seide . . . . hélas. . . . .

SEIDE *revient d'un air égaré.*

Où ſuis-je, & quelle voix m'appelle?
Je ne vois point Palmire, un Dieu m'a privé d'elle.

PALMIRE.

Eh quoi! méconnois-tu celle qui vit pour toi?

SEIDE.

Où sommes-nous!

PALMIRE.

Eh bien, cette effroyable loi,
Cette triste promesse est-elle enfin remplie?

SEIDE.

Que me dis-tu!

PALMIRE.

Zopire a-t-il perdu la vie?

SEIDE.

Qui Zopire!

PALMIRE.

Ah grand Dieu! Dieu de sang altéré,
Ne persécutez point son esprit égaré.
Fuyons d'ici.

SEIDE.

Je sens que mes genoux s'affaissent.
Il s'assied.
Ah! je revois le jour, & mes forces renaissent.
Quoi! c'est-vous?

PAL-

PALMIRE.

Qu'as-tu fait?

SEIDE.

Il se relève.

Moi! je viens d'obéir....
D'un bras désespéré je viens de le saisir.
Par ses cheveux blanchis j'ai traîné ma victime.
O Ciel! tu l'as voulu, peux-tu vouloir un crime?
Tremblant, saisi d'effroi, j'ai plongé dans son flanc
Ce glaive consacré qui dut verser son sang.
J'ai voulu redoubler; ce Vieillard vénérable
A jetté dans mes bras un cri si lamentable,
La nature a tracé dans ses regards mourans
Un si grand caractère, & des traits si touchans!
De tendresse & d'effroi mon ame s'est remplie;
Et plus mourant que lui je déteste ma vie.

PALMIRE.

Fuyons vers Mahomet qui doit nous protéger;
Près de ce corps sanglant vous êtes en danger.
Suivez-moi.

SEIDE.

Je ne puis. Je me meurs. Ah! Palmire.

PALMIRE.

Quel trouble épouvantable à mes yeux le déchire?

SEIDE *en pleurant.*

Ah! si tu l'avois vu, le poignard dans le sein,
S'attendrir à l'aspect de son lâche assassin!
Je fuyois. Croirois-tu que sa voix affaiblie,
Pour m'appeller encor, a ranimé sa vie?
Il retiroit ce fer de ses flancs malheureux.
Hélas! il m'observoit d'un regard douloureux.
Cher Seide, a-t-il dit, infortuné Seide!
Cette voix, ces regards, ce poignard homicide,
Ce Vieillard attendri, tout sanglant à mes pieds,
Poursuivent devant toi mes regards effrayés.
Qu'avons-nous fait!

PALMIRE.

On vient, je tremble pour ta vie.
Fuis au nom de l'amour & du nœud qui nous lie.

SEIDE.

Va, laisse-moi; pourquoi cet amour malheureux
M'a-t-il pu commander ce sacrifice affreux?
Non, cruelle, sans toi, sans ton ordre suprême,
Je n'aurois pu jamais obéïr au Ciel même!

PAL-

PALMIRE.

De quel reproche horrible oses-tu m'accabler?
Helas! plus que le tien mon cœur se sent troubler.
Cher Amant, pren pitié de Palmire éperdue.

SEIDE.

Palmire! quel objet vient effrayer ma vûe?

Zopire paroît appuyé sur l'Autel, après s'être relevé derrière cet Autel où il a reçu le coup.

PALMIRE.

C'est cet infortuné luttant contre la mort,
Qui vers nous tout sanglant se traîne avec effort.

SEIDE.

Eh quoi! tu vas à lui?

PALMIRE.

De remords devorée,
Je cede à la pitié dont je suis déchirée.
Je n'y puis résister; elle entraîne mes sens.

ZOPIRE *avançant & soutenu par elle.*

Helas! servez de guide à mes pas languissans.

Il s'assied.

Seide, ingrat! c'est toi qui m'arraches la vie!
Tu pleures! ta pitié succède à ta furie!



SCENE V.

ZOPIRE, SEIDE, PALMIRE, PHANOR.

PHANOR.

Ciel! quels affreux objets se présentent à moi!

ZOPIRE.

Si je voyois Hercide!.... ah, Phanor, est-ce toi?
Voilà mon assassin.

PHANOR.

O crime! affreux mystère!
Assassin malheureux, connoissez votre pere.

SEIDE.

Qui?

PALMIRE.

Lui?

SEIDE.

Mon pere!

ZOPIRE.

O Ciel!

PHANOR.

Hercide eſt expirant,
Il me voit, il m'appelle, il s'écrie en mourant:
S'il en eſt encor tems préviens un parricide:
Cours arracher ce fer à la main de Seide.
Malheureux confident d'un horrible ſecret,
Je ſuis puni, je meurs des mains de Mahomet.
Cours, hates-toi d'apprendre au malheureux Zopire,
Que Seide eſt ſon fils & frere de Palmire.

SEIDE.

Vous!

PALMIRE.

Mon frere?

ZOPIRE.

O mes fils! ô nature! ô mes Dieux!
Vous ne me trompiez pas quand vous parliez pour eux.

Vous m'éclairiez sans doute. Ah ! malheureux Seide,
Qui t'a pu commander cet affreux homicide?

SEIDE *se jettant à genoux.*

L'amour de mon devoir & de ma Nation,
Et ma reconnoissance & ma Religion;
Tout ce que les humains ont de plus respectable
M'inspira des forfaits le plus abominable.
Rendez, rendez ce fer à ma barbare main.

PALMIRE *à genoux arrêtant le bras de Seide.*

Ah ! mon pere, ah ! Seigneur, plongez-le dans mon sein.
J'ai seule à ce grand crime encouragé Seide;
L'inceste étoit pour nous le prix du parricide.

SEIDE.

Le Ciel n'a point pour nous d'assez grands châtimens.
Frappez vos assassins.

ZOPIRE *en les embrassant.*



J'embrasse mes enfans.
Le Ciel voulut mêler dans les maux qu'il m'envoye
Le comble des horreurs au comble de la joye.
Je benis mon destin, je meurs; mais vous vivez.

O vous, qu'en expirant mon cœur a retrouvés,
Seide, & vous Palmire, au nom de la Nature,
Par ce reste de sang qui sort de ma blessûre,
Par ce sang paternel, par vous, par mon trépas,
Vangez-vous, vangez-moi; mais ne vous perdez pas.
L'heure approche, mon fils, où la Trève rompue
Laissoit à mes desseins une libre étendue;
Les Dieux de tant de maux ont pris quelque pitié,
Le crime de tes mains n'est commis qu'à moitié.
Le Peuple avec le jour en ces lieux va paraître;
Mon sang va les conduire; ils vont punir un traître.
Attendons ces momens.

SEIDE.

Ah! je cours de ce pas
Vous immoler ce Monstre, & hâter mon trépas;
Me punir, vous vanger.



SCENE VI.

ZOPIRE, SEIDE, PALMIRE, OMAR, Suite.

OMAR.

QU'on arrête Seide.
Secourez tous Zopire, enchaînez l'homicide.
Mahomet n'eſt venu que pour vanger les Loix.

ZOPIRE.

Ciel, quel comble du crime! & qu'eſt-ce que je vois?

SEIDE.

Mahomet me punir?

PALMIRE.

Eh quoi! Tyran farouche,
Après ce meurtre horrible ordonné par ta bouche!

OMAR.

On n'a rien ordonné

SEI-

SEIDE.

Va; j'ai bien mérité
Cet exécrable prix de ma crédulité!

OMAR.

Soldats, obéïssez.

PALMIRE.

Non, Arrêtez. Perfide!

OMAR.

Madame, obéïssez, si vous aimez Seide.
Mahomet vous protége, & son juste courroux,
Prêt à tout foudroyer, peut s'arrêter par vous.
Auprès de votre Roi, Madame, il faut me suivre.

PALMIRE.

Grands Dieux, de tant d'horreurs que la mort me délivre!

On emmene Palmire & Seide.

ZOPIRE *à Phanor.*

On les enlève? O Ciel! ô pere malheureux!
Le coup qui m'assassine est cent fois moins affreux.

PHANOR.

Déja le jour renaît, tout le Peuple s'avance;
On s'arme, on vient à vous, on prend votre défense.

ZOPIRE.

Soutien mes pas, allons; j'espère encor punir
L'hypocrite assassin qui m'ose secourir;
Ou du moins, en mourant, sauver de sa furie
Ces deux enfans que j'aime, & qui m'ôtent la vie.

Fin du quatrième Acte.



ACTE



ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

MAHOMET, OMAR, Suite dans le fond.

OMAR.

Zopire est expirant, & ce Peuple éperdu
Le voit déja son front dans la poudre abatu.
Tes Prophêtes & moi, que ton Esprit inspire,
Nous desavouons tous le meurtre de Zopire.
Ici, nous l'annonçons à ce Peuple en fureur
Comme un coup du Très-Haut qui s'arme en ta faveur.
Là, nous en gémissons; nous promettons vengeance;
Nous vantons ta justice, ainsi que ta clémence.
Par-tout on nous écoute, on fléchit à ton nom;
Et ce reste importun de la sédition,
N'est qu'un bruit passager de flots après l'orage,

Dont

Dont le courroux mourant frappe encor le rivage,
Quand la ſérénité règne aux Plaines du Ciel.

MAHOMET.

Impoſons à ces flots un ſilence éternel.
As-tu fait des Remparts approcher mon Armée?

OMAR.

Elle a marché la nuit vers la Ville allarmée;
Oſman la conduiſoit par des ſecrets chemins.

MAHOMET.

Faut-il toujours combattre, & tromper les humains!
Seide ne ſçait point qu'aveuglé en ſa furie,
Il vient d'ouvrir le flanc dont il reçut la vie.

OMAR.

Qui pourroit l'en inſtruire? un éternel oubli
Tient avec ce ſecret Hercide enſéveli.
Seide va le ſuivre, & ſon trépas commence;
J'ai détruit l'inſtrument qu'employa ta vengeance.
Tu ſçais que dans ſon ſang ſes mains ont fait couler
Le poiſon qu'en ſa coupe on avoit ſçu mêler.
Le châtiment ſur lui tomboit avant le crime;
Et tandis qu'à l'Autel il traînoit ſa victime,

Tan-

Tandis qu'au sein d'un pere il enfonçoit son bras,
Dans ses veines lui-même il portoit son trépas.
Il est dans la prison, & bien-tôt il expire;
Cependant en ces lieux j'ai fait garder Palmire.
Palmire à tes desseins va même encor servir;
Croyant sauver Seide, elle va t'obéïr.
Je lui fais espérer la grace de Seïde,
Le silence est encor sur sa bouche timide.
Son cœur toujours docile, & fait pour t'adorer,
En secret seulement n'osera murmurer.
Législateur, Prophête & Roi dans ta Patrie,
Palmire achevera le bonheur de ta vie.
Tremblante, inanimée, on l'amene à tes yeux.

MAHOMET.

Va rassembler mes Chefs, & revole en ces lieux.

SCENE II.

MAHOMET, PALMIRE, Suite de Palmire & de Mahomet.

PALMIRE.

Ciel, où suis-je? Ah grands Dieux!

MAHOMET.

Soyez moins consternée,
J'ai du Peuple & de vous pesé la destinée.
Le grand événement qui vous remplit d'effroi,
Palmire, est un mystère entre le Ciel & moi.
De vos indignes fers à jamais dégagée,
Vous êtes en ces lieux, libre, heureuse & vangée.
Ne pleurez point Seide; & laissez à mes mains
Le soin de balancer les destins des humains.
Ne songez plus qu'au vôtre. Et si vous m'êtes chere,
Si Mahomet sur vous jetta des yeux de pere,
Sçachez qu'un sort plus noble, un titre encor plus grand,
Si vous le méritez, peut-être vous attend.
Portez vos vœux hardis au faîte de la gloire,
De Seide & du reste étouffez la mémoire;
Vos premiers sentimens doivent tous s'effacer
A l'aspect des grandeurs où vous n'osiez penser.
Il faut que votre cœur à mes bontés réponde,
Et suive en tout mes Loix, lorsque j'en donne au Monde.

PALMIRE.

Qu'entens-je? quelles Loix, ô Ciel, & quels bienfaits!

Im-

Imposteur teint de sang, que j'abjure à jamais,
Bourreau de tout les miens, va; ce dernier outrage
Manquoit à ma misère, & manquoit à ta rage.
Le voilà donc, grands Dieux, ce Prophête sacré,
Ce Roi que je servis, ce Dieu que j'adorai?
Monstre, dont les fureurs & les complots perfides
De deux cœurs innocens ont fait deux parricides,
De ma faible jeunesse infame Séducteur,
Tout souillé de mon sang tu prétends à mon cœur!
Mais tu n'as pas encor assûré ta conquête;
Le voile est déchiré, la vengeance s'apprête.
Entends-tu ces clameurs? entends-tu ces éclats?
Mon Pere te poursuit des ombres du trépas.
Le Peuple se soulève, on s'arme en ma défense,
Leurs bras vont à ta rage arracher l'innocence.
Puissai-je de mes mains te déchirer le flanc,
Voir mourir tous les tiens, & nâger dans leur sang!
Puissent la Meque ensemble & Médine & l'Asie
Punir tant de fureurs & tant d'hypocrisie!
Que le Monde par toi séduit & ravagé
Rougisse de ses fers, les brise & soit vangé!
Que ta Religion, que fonda l'Imposture,
Soit l'éternel mépris de la Race future!
Que l'Enfer, dont les cris menaçoient tant de fois

Quiconque ofoit douter de tes indignes Loix,
Que l'Enfer, que ces lieux de douleur & de rage,
Pour toi feul préparés, foient ton jufte partage!
Voilà les fentimens qu'on doit à tes bienfaits,
L'hommage, les fermens, & les vœux que je fais.

MAHOMET.

Je pardonne à votre âge cet excès d'imprudence.
Je vois qu'on m'a trahi; mais quoi qu'il en puiffe être,
Et qui que vous foyez, fléchiffez fous un Maître.
Apprenez que mon cœur. . .

SCENE III.

MAHOMET, PALMIRE, OMAR, ALI, Suite.

OMAR.

On fçait tout, Mahomet,
Hercide en expirant révéla ton fecret.
Le Peuple en eft inftruit, la prifon eft forcée,
Tout s'arme, tout s'émeut, une foule infenfée,

Ele-

Elevant contre toi ses hurlemens affreux,
Porte le corps sanglant de son Chef malheureux,
Seide est à leur tête, & d'une voix funeste
Les excite à vanger ce déplorable reste.
Ce corps souillé de sang est l'horrible signal
Qui fait courir le Peuple à ce combat fatal.
Il s'écrie en pleurant, je suis un parricide;
La douleur le ranime, & la rage le guide.
Il semble respirer pour se vanger de toi;
On déteste ton Dieu, tes Prophêtes, ta Loi.
Ceux même qui devroient dans la Meque allarmée
Faire ouvrir cette nuit la Porte à ton Armée,
De la fureur commune avec zèle enyvrés,
Viennent lever sur toi leurs bras desespérés.
On n'entend que les cris de mort & de vengeance.

PALMIRE.

Achève, juste Ciel, & soutien l'innocence!
Frappe.

MAHOMET *à Omar.*

Eh bien, que crains-tu?

OMAR.

Tu vois quelques Amis,

Qui contre les dangers comme moi rafermis,
Mais vainement armés contre un pareil orage,
Viennent tous à tes pieds mourir avec courage.

MAHOMET.

Seul je les défendrai. Rangez-vous près de moi;
Et connoissez enfin qui vous avez pour Roi.



SCENE IV.

MAHOMET, OMAR, *sa Suite d'un côté*, SEIDE *&* *le Peuple de l'autre*; SEIDE *au milieu*.

SEIDE *un poignard à la main, mais déja affaibli par le poison.*

PEuples, vangez mon Pere, & courez à ce Traître.

MAHOMET.

Peuples, nés pour me suivre, écoutez votre Maître.

SEIDE.

N'écoutez point ce Monstre & suivez-moi . . . . grands Dieux!

Quel

Quel nuage épaiſſi ſe répand ſur mes yeux!

Il avance, il chancele.

Frappons.... Ciel! je me meurs.

MAHOMET.

Je triomphe.

PALMIRE *courant à lui.*

Ah! mon frere,

N'auras-tu pu verſer que le ſang de ton Pere?

SEIDE.

Avançons, Je ne puis. . . . . Quel Dieu vient m'accabler?

Il tombe entre les bras des ſiens.

MAHOMET.

Ainſi tout téméraire à mes yeux doit trembler.
Incrédules Eſprits, qu'un zèle aveugle inſpire,
Qui m'oſez blaſphémer, & qui vangez Zopire,
Ce ſeul bras que la Terre apprit à redouter,
Ce bras peut vous punir d'avoir oſé douter.
Dieu, qui m'a confié ſa parole & ſa foudre,
Si je me veux vanger, va vous réduire en poudre.
Malheureux, connoiſſez ſon Prophête & ſa Loi;

Et que ce Dieu soit Juge entre Seide & moi.
De nous deux à l'instant que le coupable expire!

PALMIRE.

Mon frere! eh, quoi! sur eux ce Monstre a tant d'empire!
Ils demeurent glacés, ils tremblent à sa voix,
Mahomet, comme un Dieu, leur dicte encor ses Loix.
Et toi, Seide, aussi!

SEIDE *entre les bras des siens.*

Le Ciel punit ton frere.
Mon crime étoit horrible autant qu'involontaire.
En vain la vertu même habitoit dans mon cœur.
Toi, tremble, Scélérat, si Dieu punit l'erreur.
Voi quel foudre il prépare aux artisans des crimes;
Tremble, son bras s'essaye à frapper ses victimes.
Détournez d'elle, ô Dieu, cette mort qui me suit!

PALMIRE.

Non, Peuple, ce n'est point un Dieu qui le poursuit.
Non. Le poison sans doute.

MA-

MAHOMET *en l'interrompant, & s'addressant au Peuple.*

Apprenez, infidèles,
A former contre moi des trames criminelles;
Aux vengeances des Cieux reconnoissez mes droits.
La Nature & la Mort ont entendu ma voix.
La Mort, qui m'obéït, qui, prenant ma défense,
Sur ce front pâlissant a tracé ma vengeance,
La mort est à vos yeux, prête à fondre sur vous.
Ainsi mes Ennemis sentiront mon courroux;
Ainsi je punirai les erreurs insensées,
Les révoltes du cœur, & les moindres pensées.
Si ce jour luit pour vous, ingrats, si vous vivez,
Rendez grace au Pontife, à qui vous le devez.
Fuyez, courez au Temple appaiser ma colère.

Le Peuple se retire.

PALMIRE *revenant à elle.*

Arrêtez. Le barbare empoisonna mon frère.
Monstre, ainsi son trépas t'aura justifié;
A force de forfaits tu t'ès déïfié!
Malheureux Assassin de ma Famille entière,
Otes-moi de tes mains ce reste de lumière.

O frere ! ô trifte objet d'un amour plein d'horreurs !
Que je te fuive au moins.

Elle fe jette fur le poignard de fon frere.

MAHOMET.

Qu'on l'arrête.

PALMIRE.

Je meurs.
Je ceffe de te voir, Impofteur exécrable.
Je me flatte en mourant qu'un Dieu plus équitable
Réferve un avenir pour les cœurs innocens.
Tu dois régner ; le Monde eft fait pour les Tyrans.

MAHOMET.

Elle m'eft enlevée..... Ah ! trop chère Victime,
Je me vois arracher le feul prix de mon crime.
De fes jours pleins d'appas déteftable ennemi,
Vainqueur & tout-puiffant, c'eft moi qui fuis puni.
Il eft donc des remords ! ô fureur ! ô Juftice !
Mes forfaits dans mon cœur ont donc mis mon fupplice !
Dieu, que j'ai fait fervir au malheur des humains,
Adorable inftrument de mes affreux deffeins,
Toi, que j'ai blafphémé, mais que je crains encore,

Je

Je me ſens condamné quand l'Univers m'adore.
Je brave en vain les traits dont je me ſens frapper;
J'ai trompé les mortels, & ne puis me tromper.
Pere, enfans malheureux, immolés à ma rage,
Vangez la Terre & vous, & ce Ciel que j'outrage;
Arrachez-moi ce jour & ce perfide cœur,
Ce cœur né pour haïr, qui brûle avec fureur.
Et toi, de tant de honte étouffe la mémoire;
Cache au moins ma faibleſſe, & ſauve encor ma gloire,
Je dois régir en Dieu l'Univers prévenu;
Mon Empire eſt détruit ſi l'homme eſt reconnu.

Fin du cinquième & dernier Acte.

LETTRE
DE
L'AUTEUR
A
Mr. DE S****.

JE vous remercie, Monſieur, de la figure que vous avez bien voulu m'envoyer de la Machine dont vous vous ſervez pour fixer l'image du Soleil. J'en ferai faire une ſur votre deſſein, & je ſerai délivré d'un grand embarras; car moi qui ſuis fort maladroit, j'ai toutes les peines du monde dans ma Chambre obſcure avec mes Miroirs. A meſure que le Soleil avance, les couleurs s'en vont, & reſſemblent aux affaires de ce Monde, qui ne ſont pas un moment de ſuite dans la même ſituation. J'appelle votre Machine un *Sta Sol.* Depuis Joſué, perſonne avant vous n'avoit arrêté le Soleil.

J'ai reçu dans le même paquet l'Ouvrage que je vous avois demandé, dans lequel mon Adverſaire,

verſaire, & celui de tous les Philoſophes, employe environ trois cens pages au ſujet de quelques Penſées de *Paſcal* que j'avois examinées dans moins d'une feuille.

Je ſuis toujours pour ce que j'ai dit. Le défaut de la plûpart des Livres eſt d'être trop longs. Si on avoit la raiſon pour ſoi, on ſeroit court; mais peu de raiſon & beaucoup d'injures ont fait les trois cens pages.

J'ai toujours cru que *Paſcal* n'avoit jetté ſes idées ſur le papier, que pour les revoir & en rejetter une partie. Le Critique n'en veut rien croire. Il ſoutient que *Paſcal* aimoit toutes ſes idées, & qu'il n'en eut retranché aucune; mais s'il ſavoit que les Editeurs eux-mêmes en ſupprimèrent la moitié, il ſeroit bien ſurpris.

Il n'a qu'à voir celles que le Pere des Molloſts a recouvrées depuis quelques années, écrites de la main de *Paſcal* même; il ſera bien plus ſurpris encore. Elles ſont imprimées dans le *Recueil de Tellorature.* En voici quelques-unes.

Selon les lumières naturelles s'il y a un Dieu, il n'a ni parties ni bornes, il n'a aucun rapport à nous. Nous ſommes donc incapables de connoître ni ce qu'il eſt, ni s'il eſt. Croyez-vous en bonne foi, Monſieur, que *Paſcal* eut conſervé ce *s'il eſt?* Apparemment que le Pere Hardouin avoit eu cette penſée, quand il mit *Paſcal* dans ſa ridicule liſte des Athées modernes.

Je ne me ſentirois pas aſſez de force pour trouver dans la Nature de quoi convaincre des Athées.

Mais Clarck, Locke, Wolff & tant d'autres ont

ont eu cette force; & assûrément *Pascal* l'auroit eue.

Toutes les fois qu'une Proposition est inconcevable, il ne faut pas la nier, mais examiner le contraire; & s'il est manifestement faux, on peut affirmer le contraire tout incompréhensible qu'il est.

Pascal avoit oublié sa Géométrie, quand il faisoit cet étrange raisonnement. Deux quarrés font un cube, deux cubes font un quarré; voilà deux propositions contraires; toutes deux également absurdes, &c.

Je veux vous faire voir une chose infinie & indivisible; c'est un point se mouvant par-tout d'une vitesse infinie; car il est en tous lieux & tout entier.

Voilà qui est encore bien antimathématique. Il y a autant de fautes que de mots. Assûrément de telles idées n'étoient pas faites pour être employées. Mon Critique changera un peu d'avis, s'il va à vôtre école. Il verra qu'il s'en faut bien qu'on doive croire aveuglément tout ce que *Pascal* a dit.

Il croyoit toujours pendant la dernière année de sa vie voir un abîme à côté de sa chaise. Faudroit-il pour cela que nous en imaginassions autant? Pour moi, je vois aussi un abîme; mais c'est dans les choses qu'il a cru expliquer.

Vous trouverez dans les Mélanges de Leibnitz, que la mélancolie égara sur la fin la Raison de *Pascal*; il le dit même un peu durement. Il n'est pas étonnant, après-tout, qu'un homme d'un tempérament délicat, d'une imagination triste, comme *Pascal*, soit, à force de mauvais régime, par-

parvenu à déranger les organes de son cerveau. Cette maladie n'est ni plus surprenante, ni plus humiliante, que la fièvre & la migraine. Si le grand *Pascal* en a été attaqué, c'est *Samson* qui perd sa force.

Je ne sçai de quelle maladie étoit affligé le Docteur qui argumente si amèrement contre moi; mais il prend le change en tout, & principalement sur l'état de la question.

Le fonds de mes petites Remarques sur les *Pensées de Pascal*, c'est qu'il faut croire sans doute au Péché originel, puisque la Foi l'ordonne; & qu'il faut y croire d'autant plus que la Raison est absolument impuissante à nous montrer que la Nature Humaine est déchuë. La Révélation seule peut nous l'apprendre *Platon* s'y étoit jadis cassé le nez. Comment pouvoit-il savoir que les hommes avoient été autrefois plus beaux, plus grands, plus forts, plus heureux: qu'ils avoient eu de belles aîles, & qu'ils avoient fait des enfans sans femmes?

Tous ceux qui se sont servis de la Physique pour prouver la décadence de ce petit Globe de nôtre Monde, n'ont pas eu meilleure fortune que Platon. Voyez-vous ces vilaines Montagnes, *disoient-ils*, ces Mers qui entrent dans les terres, ces Lacs sans issuë? Ce sont des débris d'un Globe maudit. Mais quand on y a regardé de plus près, on a vu que ces Montagnes étoient nécessaires, pour nous donner des Rivières & des Mines, & que ce sont les perfections d'un Monde béni.

De

De même mon Censeur assure que notre vie est fort raccourcie en comparaison de celle des Corbeaux & des Cerfs; il a entendu dire à sa Nourrice que les Cerfs vivent trois cens ans, & les Corbeaux neuf cens. La Nourrice d'Hésiode lui avoit fait aussi apparemment le même conte. Mais mon Docteur n'a qu'à interroger quelque Chasseur; il saura que les Cerfs ne vont jamais à vingt ans. Il a beau faire, l'Homme est de tous les Animaux celui à qui Dieu accorde la plus longue vie; & quand mon Critique me montrera un Corbeau qui aura cent deux ans comme Mr. de *St. Aulaire* & Madame de *Chanclos*, il me fera plaisir.

C'est une étrange rage que celle de quelques Messieurs, qui veulent absolument que nous soyons misérables. Je n'aime point un Charlatan qui veut me faire accroire que je suis malade, pour me vendre ses Pillules. Garde ta drogue, mon ami, & laisse-moi ma santé. Mais pourquoi me dis-tu des injures parce que je me porte bien, & que je ne veux point de ton orviétan?

Cet homme m'en dit de très-grossières, selon la louable coûtume des gens pour qui les rieurs ne sont pas. Il a été déterrer dans je ne sçai quel Journal, je ne sçai quelles Lettres sur la nature de l'Ame, que je n'ai jamais écrites, & qu'un Libraire a toujours mises sous mon nom à bon compte, aussi-bien que beaucoup d'autres choses que je ne lis point.

Mais puisque cet homme les lit, il devoit voir

voir qu'il eſt évident que ces Lettres ſur la nature de l'Ame ne ſont point de moi, & qu'il y a des pages entières copiées mot à mot de ce que j'ai autrefois écrit ſur Locke. Il eſt clair qu'elles ſont de quelqu'un qui m'a volé ; mais je ne vole point ainſi, quelque pauvre que je puiſſe être.

Mon Docteur ſe tuë à prouver que l'Ame eſt ſpirituelle. Je veux croire que la ſienne l'eſt; mais en vérité ſes raiſonnemens le ſont fort peu.

Il veut donner des ſouflets à Locke ſur ma jouë, parce que Locke a dit que Dieu étoit aſſez puiſſant pour faire penſer un élement de la Matière. Plus je relis ce Locke, & plus je voudrois que tous ces Meſſieurs l'étudiaſſent. Il me ſemble qu'il a fait comme Auguſte, qui donna un Edit *de coercendo intra fines Imperio*. Locke a reſſerré l'Empire de la Science pour l'affermir. Qu'eſt-ce que l'Ame? Je n'en ſçai rien. Qu'eſt-ce que la Matière? Je n'en ſçai rien. Voilà Joſeph Leibnitz, qui a découvert que la Matière eſt un aſſemblage de Monades. Soit. Je ne le comprends pas, ni lui non plus. Eh bien, mon Ame ſera une Monade ; ne me voilà-t-il pas bien inſtruit? Je vais vous prouver que vous êtes immortel, me dit mon Docteur. Mais vraiment il me fera plaiſir; j'ai tout auſſi grande envie que lui d'être immortel. Je n'ai fait la HENRIADE que pour cela. Mais mon homme ſe croit bien plus ſûr de l'immortalité par ſes Argumens, que moi par ma *Henriade:*

Vani-

Vanitas vanitatum, & Metaphysica vanitas!

Nous sommes faits pour compter, mesurer, peser; voilà ce qu'a fait *Newton*; voilà ce que vous faites, avec *Monsieur Mushembroek*. Mais pour les premiers Principes des choses, nous n'en savons pas plus qu'*Epistémon* & Maître *Editue*.

Les Philosophes qui font des Systêmes sur la secrette construction de l'Univers, sont comme nos Voyageurs qui vont à *Constantinople*, & qui parlent du Serrail; ils n'en ont vu que les dehors, & ils prétendent savoir ce que fait le Sultan avec ses Favorites. Adieu, Monsieur, si quelqu'un voit un peu, c'est vous; mais je tiens mon Censeur aveugle. J'ai l'honneur de l'être aussi; mais je suis un *Quinze-vingt* de Paris, & lui un aveugle de Province. Je ne suis pas assez aveugle pourtant pour ne pas voir tout votre mérite, & vous savez combien mon cœur est sensible à votre amitié. Je suis, &c.

A Ciray le 1. de Juin 1741.

er,
que
fai
jour
E

r la
me
qui
de-
el-
, si
es
re
&
ez
re

TRD

